

# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*

DANS CE NUMÉRO :

ARCHAMBAUD

MONNERET

DELFOUR

CAZENAVE

LE COLONEL PINSARD

et

LA PAGE HALLUCINANTE !



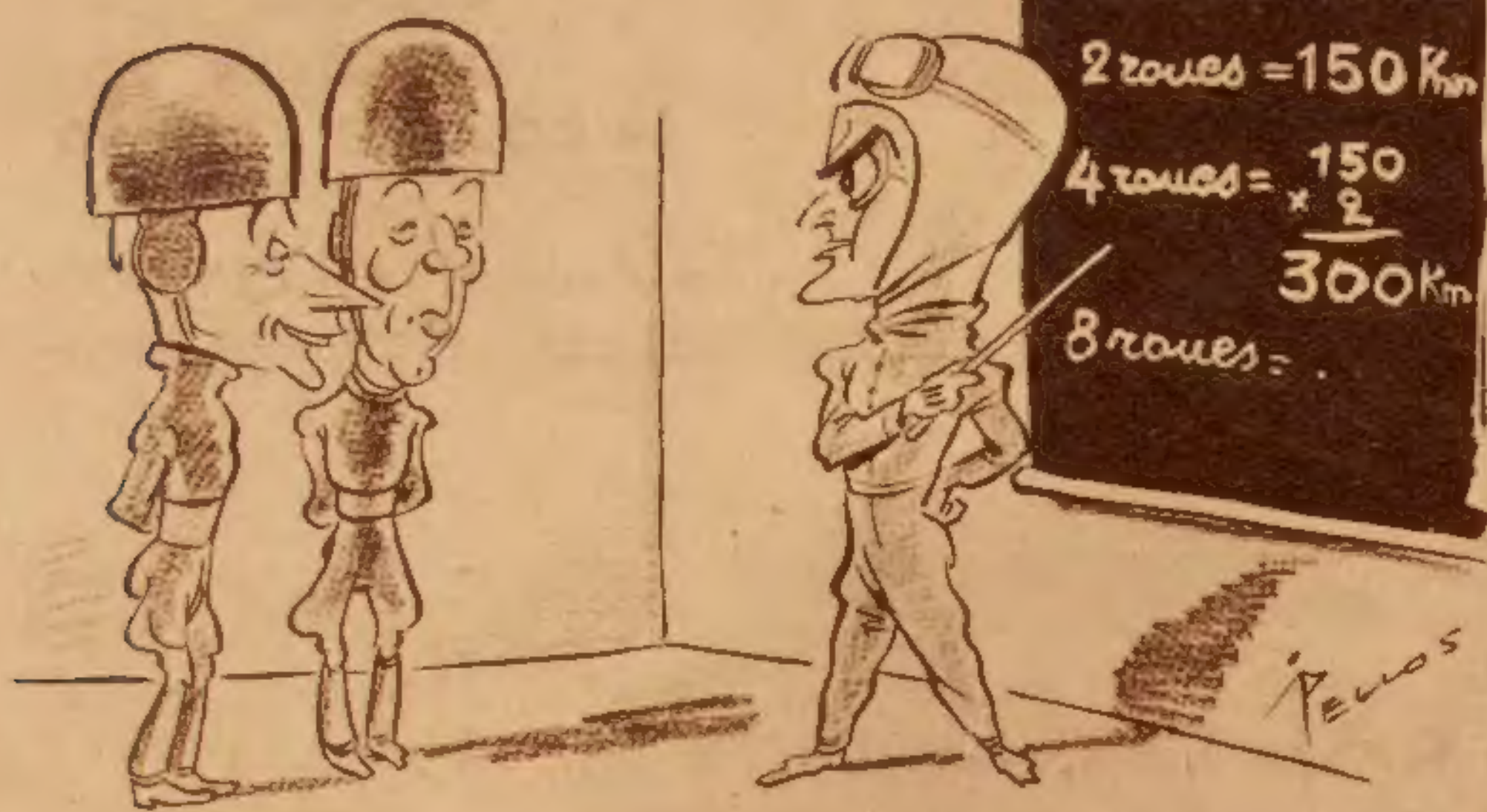
Encore une splendide victoire à l'actif du muscle français ! Maurice Archambaud, mercredi dernier, à Milan, a repris à Slaats le prestigieux record du monde de l'heure à bicyclette, couvrant 45 km. 840.

(Lire notre reportage et voir nos photos inédites dans ce numéro.)





# Quand les champions de la moto viennent à l'auto



La scène se passe à la terrasse de la « Potinière » de Montlhéry. Deux hommes, en costume de ville, un ciré jeté négligemment sur les épaules, arrivent. L'un chante :

Nous sommes des motards  
Qui courons la prétentaine...  
(Air connu.)

A la table, où ils retrouvent M. Monneret père et le « professeur » Louis Chiron, la conversation suit son cours. Écoutons :

**GEORGES MONNERET.** — Il y a des années et des années que j'attendais cette décision, certain que nous comprendrions, en France, que les coureurs motocyclistes pouvaient, comme en Italie et en Allemagne, devenir des conducteurs de voitures de course. Il n'y a aucune raison pour que toi, mon vieux Loyer, tu ne deviennes pas un jour un ténor du volant, comme disent les journalistes.

« Quoi ! tu hoches la tête ? N'aurais-tu pas confiance en toi ? Et n'es-tu pas, comme moi, dix ans de métier de coureur à motocyclette qui t'autorisent à dire que tu sais accepter une bataille et que, pour ce qui est des courbes et des virages... »

**LOUIS CHIRON.** — Doucement, les enfants ! Le métier de coureur à motocyclette est une chose, celui de pilote de voiture de course en est une autre. Il me semble vous l'avoir démontré tout à l'heure, lorsque je vous ai confié, seul à seul avec votre conscience, la Talbot que M. Antony Lago a si gentiment mise à votre disposition.

**GEORGES MONNERET.** — Pardon, patron. Je voulais plaisanter et surtout voir ce que Roger Loyer « avait dans le ventre ».

**ROGER LOYER.** — Mais si tu nous montrais ce que tu sais faire, au lieu de toujours blaguer. Ne crois-tu pas qu'il y a autre chose à faire, en conduisant, que d'allumer les phares quand on veut rétrograder ?

**GEORGES MONNERET.** — Ça va. Je ne te demande pas les raisons pour lesquelles, avec le même pied, tu as accéléré et à la fois freiné, cet après-midi.

**LOUIS CHIRON.** — Ne vous disputez pas, les gosses, et je vais d'ailleurs tout de suite vous mettre d'accord en vous disant, à l'un comme à l'autre, que vous êtes tout particulièrement doués pour devenir de grands

pilotes de voiture. Vos styles sont différents, c'est incontestable, mais si Loyer est calme, méthodique, adroit, Monneret, par contre, est plus spectaculaire, plus bouillant, plus « avolarien ». Je vous le répète : je suis très content de vous.

**GEORGES MONNERET.** — Merci, patron (il cligne de l'œil en regardant Roger Loyer). Nous voudrions vous demander une faveur...

**LOUIS CHIRON.** — Laquelle ?  
**GEORGES MONNERET et ROGER LOYER (ensemble).** — Permettez-nous de dépasser trois mille tours !

**LOUIS CHIRON.** — C'est ça ! Vous voulez brûler les étapes. Vous avez tous les deux atteint une vitesse de 160 à l'heure. C'est ridicule, n'est-ce pas ? N'importe quel enfant de chœur pourrait en faire autant et, puisque

vous avez déjà pris la voiture trois fois, vous pensez pouvoir, dès maintenant, chauffer vos semelles de plomb. Ah ! non, n'y comptez pas. L'exemple des « aspirants » champions, en Allemagne, est encore trop vivace pour que je vous lâche aussi rapidement.

**GEORGES MONNERET.** — Pourtant, mon cher professeur, je vous affirme que Roger et moi n'avons pas peur. Nous pouvons rouler plus vite, croyez-nous ; nous voulons prendre des risques, réaliser des temps intéressants...

**LOUIS CHIRON.** — Prendre des risques... prendre des risques ? C'est bien la seule chose qu'il ne faut pas encore faire. Vous ne voulez tout de même pas abîmer la belle voiture qui vous a été confiée ? Non ! Alors, puisque vous revenez à de meilleurs sentiments, retournons sur la piste, et je vais vous lâcher, mais à la seule condition, qu'en aucun moment, vous ne vous laissiez déborder par les événements.

**GEORGES MONNERET et ROGER LOYER (ensemble).** — C'est juré.

M. Monneret père hausse les épaules, suit le groupe tout en remontant son chronomètre. Loyer est le premier en action. Il effectue trois tours. Le père Monneret toussote. Georges succède à Loyer, et, telle une marionnette, il accomplit ses trois petits tours et s'arrête.

Un silence impressionnant marque l'arrivée de la voiture. Reprenons notre poste d'écoute : **MONNERET père.** — Mon chrono ne doit pas marcher...

**LOUIS CHIRON.** — Formidable ! les gars : cent vingt-cinq de moyenne horaire sur le

circuit routier de neuf kilomètres, savez-vous ce que ça représente ? Vous avez tout simplement, tous les deux, démontré qu'il n'était plus nécessaire de continuer votre instruction primaire. Vous êtes maintenant admis au cours supérieur (il se frotte les mains avec satisfaction). On peut maintenant vous confier du matériel, vous ne le casserez pas de si tôt, et il ne me reste plus qu'à vous souhaiter la chance à laquelle vous pouvez prétendre.

**GEORGES MONNERET** (une larme à l'œil). — Merci, boss, mais c'est grâce à vous que nous avons pu apprendre en trois jours une leçon qui aurait pu durer trois mois.

**ROGER LOYER** (tout rose). — Vous êtes un chic type, M'sieur Chiron.

**MONNERET père** (plus impressionné qu'il ne voudrait le paraître). — Il y a deux bouteilles de champagne au frais, allons les boire.

**GEORGES MONNERET et ROGER LOYER** (ensemble, après s'être concertés, et s'adressant à Louis Chiron). — Nous sommes, à titre de revanche, à votre entière disposition si le cœur vous dit de devenir champion motocycliste...

**LOUIS CHIRON.** — Tout à fait d'accord, mais à la condition que j'apprenne sur l'une des machines des fils Monneret.

P. c. c. **GEORGES FRAICHARD.**



MONTHLÉRY. — Louis Chiron fait sa leçon à Roger Loyer et Georges Monneret (au volant).

Il n'est pas niable que la foule influe souvent sur le résultat des rencontres sportives. Ainsi peut-on annoncer qu'elle fut bien près de faire perdre à nos basketballeurs la finale du Tournoi de l'Exposition.

Chaque fois qu'un des nôtres bénéficiait d'un coup franc, les spectateurs troublaient par leurs encouragements le joueur qui se recueillait avant de tenter un panier.

— Attention, vise bien ! — Ne le rate pas. — Prends ton temps !

Et chaque fois c'était manqué.

Jamais l'adage : « Seigneur, gardez-moi de mes amis » ne fut plus justifié. A Colombes, on a vu la foule « couper les jambes » au fameux Cornelius Johnson qui, en forme parfaite, se disposait à battre le record du monde du saut en hauteur. A l'en croire, il y serait très probablement parvenu si une course de 5.000 mètres, qui se disputait en même temps que le saut en hauteur, n'avait soulevé de vibrantes clameurs en toute occasion où Rérolle disloquait le peloton en piquant une crise, ce qui se reproduisait tous les cinquante mètres.

Avant la guerre, alors que le saut en hauteur sans élan figurait encore au programme des réunions d'athlétisme, un concurrent du championnat de Guyenne et Gascogne, qui avait dans les spectateurs autant d'ennemis forcés que d'admirateurs enthousiastes,

resta rivé au sol, comme hypnotisé par la barre qu'il avait le dessein de franchir. Pendant plusieurs minutes, sous les manifestations diverses du public, il attendit vainement que ses nerfs obéissent à sa volonté. En désespoir de cause, il dut abandonner le sautoir et s'en fut se rhabiller au vestiaire.

La foule, l'entends celle de chez nous, est comme la langue d'Esopé, à la fois ce qu'il y a de meilleur et de pire. Elle ne peut être témoin d'une injustice sans prendre parti... à corps perdu pour l'athlète que les juges vont priver d'une victoire apparemment régulière.

Parfois elle rend la justice elle-même, le châtimeur alors est immédiat. On n'a pas oublié que Brown fut presque lynché pour avoir abandonné, sans raison valable, devant Humery, et que Lapébie, qu'on allait quelques mois après porter en triomphe, après sa victoire dans le Tour de France, fut frappé à coups de pied par des énergumènes, à l'arrivée du championnat national, tandis qu'il soutenait un match de boxe sur la pelouse contre son rival Soffietti. Sans doute celui-ci avait-il été victime d'une manœuvre irrégulière de la part du Bordelais.

La faute, en tout cas, si elle méritait d'être réprimée, n'appelait pas un châtimeur si rigoureux.

Celui qui fut jadis appliqué à Ramondou, le « boulet rouge » du Stade Toulousain, par les Tarbais, ne manquait pas d'un certain sel. Le fameux pilier de mêlée, ayant brutalisé un joueur de l'équipe des montagnards chers à Boudé, fut brûlé en effigie sur la place publique, ce qui fut prétexte à grandes réjouissances. Quelque temps après, Ramondou ayant, dans le feu de l'action, mordu un de ses adversaires, les spectateurs, à l'exemple des Tarbais, dont il était la bête noire, prirent l'habitude de lui lancer des muselières sur le terrain...

A l'occasion, les conseils des spectateurs ne manquent pas de bon sens.

Notre ami Charles Gondouin raconte avec une verve savoureuse certain match Bayonne-Dax : qu'est-ce qu'il y a, les Dacquois, vous ne dites rien ? Vous avez du de l'eau chaude ? où l'arrière local, voyant déferler vers lui la vague des avants adverses qui menaient un dribbling endiablé, fut stimulé en ces termes

par les populaires, au moment où il s'élançait vers le ballon :

— Eh ! petit, couche-toi dessus et roule-toi en boule !

Si le public fit souvent du tort par un zèle excessif aux champions dont il souhaitait passionnément la victoire, ses interventions furent parfois — mais bien rarement — d'assez heureuses conséquences.

— Un dimanche, raconte Jauréguy, j'allais aux Ponts-Jumeaux, lorsque, sur la plate-forme du tram je suis apostrophé par un voyageur qui m'était inconnu :

« — Tu as vu, me dit-il à brûle-pourpoint, comme je leur ai fait perdre le match, l'autre jour, aux Anglais ! »

« — Non. Comment avez-vous fait ? Vous n'étiez pas dans notre équipe, que je sache ! »

« — Pas besoin, tu vas voir. Quand ils ont marqué le dernier essai, vous n'aviez plus qu'un point d'avance sur eux. »

« — D'accord. »

« — S'ils le transformaient vous étiez battus. Alors au moment où l'arrière a pris son élan pour taper dans le ballon, je me suis « groupé » et j'ai fait un cri horrible. Ça l'a surpris, il a tapé dans la terre... Eh bien ! voilà ! Si je n'étais pas venu, vous étiez foutus ! »

R. THOUZEAU.

## RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2<sup>e</sup>) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

# match

CHEQUE POSTAL : 1427  
R. C. SEINE : 142 - 792

## TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	4 mois
1 <sup>o</sup> France et Colonies .....	46 fr.	24 fr.
2 <sup>o</sup> Étranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 <sup>o</sup> Étranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Prière de noter notre nouveau tarif d'abonnements, entré en vigueur le 1<sup>er</sup> novembre 1937.





# Archambaud

## recordman de l'heure

### Il y a l'exploit... Il y a l'homme



au record du Hollandais Frans Slaats : 45 km. 558.

Démarrer rapidement ? Archambaud n'y pouvait songer. Le portrait rapidement brossé de l'homme nous apprend, plus haut, qu'Archambaud n'est pas un coureur vite. Il lui était donc indispensable de ne pas forcer ses talents et Archambaud eut la sagesse d'obéir au tableau de marche si minutieusement établi avec l'aide de son inséparable Julien Prunier. Lorsqu'il eut atteint la cadence de 31 s. 1/5 au tour, il s'y maintint. C'est là où allait s'affirmer cette merveilleuse régularité déjà souvent vantée, cette obstination puissante, ce style mécanique, indérégable qui fit l'admiration de Paul Ruinat, toujours toute tendresse pour ceux de ses poulains capables de « réaliser des temps ».

Archambaud ne faiblit pas. Il y eut, dans son record, un rythme tout mathématique. Il fit mieux que son tableau de marche parce qu'il fut plus fort, sur la fin, qu'il ne le supposait, mais eût-il respecté les coups de cloches de Prunier, régulateur, si l'on peut dire, du record, qu'il l'eût battu fort exactement de la distance prévue.

Si l'on prend la peine de comparer les temps des quatre hommes qui ont été, au cours de ces dernières années, les athlètes du record, on n'est pas sans remarquer la

Il y a l'exploit. Il y a l'homme.

Le second a vingt-neuf ans. Vous le connaissez. Il est petit, tout en muscles, avec un visage fermé qui dégage une volonté farouche. Il est posé sur sa machine tout d'une pièce et fait bloc avec elle. On ne sait s'il est studieux ou raidi ; toujours est-il qu'il a un style appliqué, à l'opposé même de celui d'un Le Grevès, tout en débanchement.

Maurice Archambaud apparaît comme une machine à mouder des kilomètres. Il ne demande jamais aide ni assistance. Il a appris, tout jeune, à ne compter que sur lui-même. C'est plus sûr et c'est plus sage. Ainsi, améliorant son train, ne parvint-il pas à acquérir de vitesse, et il en fut longtemps désolé, se trouvant nettement handicapé, en fin d'épreuve routière, par rapport aux coureurs doués d'un sprint appréciable. S'en plaignait-il encore, aujourd'hui, alors que ce train lui vaut d'être devenu recordman du monde de l'heure ? Le record ne vaut-il pas une grande course enlevée à l'emballage ? Si, Archambaud, le record vaut bien ça...

Recordman du monde ? Il rêva le devenir, tout jeune, comme Maurice Richard. C'était pour lui un idéal. Son idéal... Il sentit, dès 1932, qu'il aurait son jour. Vous souvenez-vous de son voyage à Alger, avec Georges Speicher, nouveau professionnel comme lui, et dont il était, à l'époque, l'inséparable compagnon ? Là-bas, on l'a d'ailleurs rappelé ces jours-ci, Archambaud parvint à battre le vieux record d'Oscar Egg. Officieusement, hélas ! et ce fut la première grosse déception de sa carrière.

#### UNE TROP GRANDE SENSIBILITE

Il en connut d'autres. Il souffrit d'ailleurs cruellement à chacune d'entre elles. Archambaud est un grand sensible. Un éternel inquiet. Un homme qui a cru longtemps à la persécution systématique et qui ne fut pas toujours lui-même parce qu'il se faisait, comme ça, des idées...

Dans son entourage, on entretint, à tort, cette manie de la persécution. Aujourd'hui, au contraire, on a cherché à en guérir Archambaud, et il semble que le résultat ne se soit pas fait attendre.

Son bon moral lui donne enfin l'équilibre dont il manquait. Il a souri à la vie. Elle lui a répondu, parce qu'elle n'est pas toujours éternellement ingrate, et nous voulons croire que souvent, désormais, et pour son plus grand bien, Archambaud aura de ces dédentes qui ont des répercussions sur l'ensemble de son état physique.



MILAN (de notre corr. part.). —

Le film du record. Voici Maurice Archambaud entrant au vélodrome, s'assurant que la piste a été bien balayée — il a la hantise des crevaisons — coiffant son casque, se mettant en position de départ, et, enfin, roulant de cette allure puissante jusqu'à la victoire et au baiser de son entraîneur ivre de joie.

#### ARDENTE VOLONTE

A côté de ça, des périodes où éclate une volonté inébranlable, une « volonté de fer ». Il fait alors songer à ces taureaux puissants et infatigables qui finissent souvent par atteindre la cible mouvante du torero. Le record, ainsi, s'est joué à plusieurs reprises d'Archambaud. Sa cour était cependant assidue. On sait que l'autre semaine il allait enfin réussir dans sa tâche : une crevaison fit brutalement s'effondrer les espoirs dont son cœur était plein.

Il mit deux jours à refouler ses larmes. Il lui suffisait de parler de cette crevaison pour qu'il sentit aussitôt ses yeux s'emplir de pleurs.

Puis sa volonté fut la plus forte. Sans

doute se souvint-il du vers de Boileau qu'à l'école on vous apprend :

Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage

et c'est pourquoi, mercredi dernier, le ciel de Milan se montrant enfin clément, Archambaud résolut de se livrer à un dernier essai.

Il allait, partant lentement, réussir, peu à peu, à se rapprocher des temps de Slaats et puis prendre de l'avance, seconde par seconde... mais c'est alors l'exploit et, avec lui, il nous faut ouvrir ici le second chapitre de la belle histoire de Maurice Archambaud.

LES 45 KM. 840

Pour être recordman du monde, il lui était indispensable d'ajouter au moins 1 mètre





valeur égale de Richard, Olmo, Slaats et Archambaud sur la première demi-heure.

Le record se bat donc dans la seconde demi-heure de la tentative. Les défaillances s'accroissent durant ces trente minutes qui furent à l'avantage de Maurice Archambaud. Celui-ci a pu prétendre : « Je n'ai pas senti de faiblesse... » sans que nous soyons enclins à douter un seul instant de lui, d'abord parce que la sincérité est l'une de ses qualités, mais aussi parce que le graphique de son record est plus éloquent qu'il ne saurait l'être lui-même.

#### UN EXEMPLE POUR RICHARD

Maurice Richard, qui veut reprendre le record, admet qu'il lui faut travailler sa seconde demi-heure pour arriver à ses fins. Il lui faut s'endurcir à une certaine allure, modifier, à n'en pas douter, sa préparation.

En homme méthodique, Richard ne manquera pas d'étudier les divers moyens qui s'offriront à lui pour prolonger de trente minutes le rythme de sa pédalée. Il a le désir d'atteindre 46 kilomètres dans l'heure. Lui qui fut le premier à croire cette distance inaccessible, il est le premier, aujourd'hui, à dire qu'il s'est trompé et qu'on peut envisager, sans craindre le ridicule, d'abattre 46 kilomètres dans les soixante minutes. Archambaud est également de cet avis. A ceux qui l'ont interrogé dès son arrivée à Paris, où l'accueillirent tant de visages ravis, Archambaud n'affirma-t-il point qu'il tenterait, l'an prochain, de porter son record à 46 kilomètres ?

#### A 31 SECONDES AU TOUR

Pour y parvenir, les futurs recordmen devront tous établir le même tableau de marche qui les entraînera à tourner régulièrement à 31 secondes au tour.

Il leur faut gagner, maintenant, par cinquième de seconde. A moins qu'ils ne trouvent plus rapide la piste surgie de terre, à Sceaux, et qui pourra peut-être permettre à nos compatriotes de ne pas se rendre à Milan, où ils souffrent d'être dérangés dans leurs habitudes.

#### UN MATERIEL QUI ROUGE PEU

On a pu dire que le matériel était à la base de l'amélioration constante du record. C'est faux. Les vélos utilisés actuellement ne pèsent guère moins que ceux montés, avant guerre, par Oscar Egg et Marcel Berthet. Mais le Vigorelli est plus « vite » que ne l'était l'anneau de l'ancien Buffalo de Neuilly. Les roues d'Oscar Egg et les boyaux qu'il choisissait étaient un peu plus lourds, mais les coureurs ont tendance à revenir à la jante en bois et au pneu de coton pour la piste de bois comme celle de Milan. Par contre, si le ciment de Sceaux était roulant, ils garderaient la roue en duralumin et le boyau de soie, allégeant ainsi de quelques grammes le poids général de la machine employée.

On n'est plus à l'époque où l'on affirmait : le poids c'est l'ennemi. On déclare plutôt : le rendement, c'est l'ami. Aussi les études vont-elles se multiplier pour découvrir les accessoires qui répondent le mieux à ce désir de « rendement ».

#### LA HANTISE DU RECORD

Un jour, Maurice Richard a écrit ici-même, à l'intention de nos lecteurs : « Il existe une hantise du record... »

Archambaud ne l'a pas niée, ni Olmo, et seul Slaats a pu prétendre : « Je me suis rendu à Milan sans avoir pensé au record. » Ce qui ne l'empêche pas de déclarer, désormais : « Je me préparerai l'année prochaine. »

Il n'en peut être autrement.

Tout comme Richard, Archambaud a souffert moralement et physiquement dès le début de sa préparation. Un record de l'heure ne se construit pas en jouant ; il faut bien de la patience pour en équilibrer l'échafaudage savant et en régler tous les rouages.

Et il y a cette attente des conditions atmosphériques favorables, qui a fait dire à Archambaud : « J'ai cru devenir fou en regardant tomber la pluie, en attendant que la piste sèche. »

« J'ai cru défaillir après ma crevaillon... C'est terrible, le record, et quelle volonté il faut pour se calmer et ne pas laisser envahir continuellement son esprit par l'obsédante question : réussirai-je ? »

Comprenez-vous, maintenant, combien est grand le mérite d'Archambaud et de Richard, qui sont restés, l'un et l'autre, de longs jours à Milan, Archambaud surtout, loin de leur famille, au milieu d'étrangers aimables mais naturellement lointains ?

Quel martyre fut celui d'Archambaud dans l'attente cruelle d'un lendemain lumineux, alors que la pluie, obscurcissant l'horizon, noyait ses espérances qui ne pouvaient renaître qu'avec le soleil dont la caresse, hélas ! était trop fugitive.

FELIX LEVITAN.

## LUTTE

Le titre de champion d'Europe, détenu par le Portugais Al Perreira, suscite bien des convoitises. Il est vrai qu'en l'absence d'une fédération internationale et de l'organisation régulière d'un championnat du monde, seul un championnat européen peut donner toutes garanties. Après Rigoulot, qui marche de succès en succès, et à qui il faudra donner prochainement l'occasion de tenter sa chance, voici que Dan Koloff, qui fut le premier détenteur de ce trophée, remonte à la surface après une éclipse de deux saisons.

Plus fort, plus ardent que jamais, semblant avoir acquis de la vitesse avec l'âge, le « vieux » Bulgare vient de battre très nettement l'Américain Al Sparks, que nous avions vu faire match nul avec Perreira, à Paris. Koloff de nouveau se présente comme candidat sérieux au titre. Rigoulot, Koloff, Deglane, voilà trois gaillards qui n'ont pas l'intention de laisser au Portugais un titre qu'il est toutefois bien capable de défendre avec succès.

Deglane devrait être champion d'Europe ! Certes il a battu Al Perreira, prenant nettement la revanche de la défaite que lui infligea, le 7 juillet dernier, le brun Portugais. Mais, cette fois, le titre n'était pas en jeu, Perreira avait tenu à accorder sa revanche à notre compatriote, mais à la condition expresse qu'il pût conserver son titre, quoi qu'il advienne. C'est que la venue en France des grands catcheurs américains, celle certaine de Savoldi et de Stranger Lewis, celle probable de Don George et Yvon Robert, font du titre une valeur marchande qui n'est pas à dédaigner.

Mais revenons au match, il fut très serré, comme on était en droit de l'espérer. A son habitude Perreira se montra un peu trop « chinois ». Pendant plus de trente minutes il frappa, bien souvent irrégulièrement, usant et abusant des cordes, se jetant en catapulte sur



Puissamment, Deglane a soulevé Perreira et va le jeter au tapis.

son rival, cherchant à renouveler la prise qui lui avait si bien réussi devant tous les adversaires qui lui furent opposés sur ce même ring. Mais Deglane veillait. Il passa l'orage. Chaque fois que son adversaire lui portait une prise, soit un collier de tête ou un tour de hanche, Henri suivait. Nous avions devant nous le Deglane, professeur es tactique, le lutteur le plus scientifique actuel. Pour compenser cette infériorité technique, Perreira eut beau rager, taper et porter de nombreux coups de manchettes, rien n'y fit, et, après soixante-deux minutes de combat, Deglane prenait son adversaire à son propre piège en le surpassant par un ciseau de volée.

Du lot des lutteurs que l'on vit combattre lundi, devant une salle archicomble, un homme

un jeune, semble devoir jouer tout prochainement les premiers rôles : Navaille qui, après un très joli combat, fit match nul avec Mamos.

A l'Elysée-Montmartre, Nygren, qui a émigré sur la butte, rencontrait Karolyi. Les deux hommes furent renvoyés dos à dos après avoir gagné chacun une manche, mais la décision n'avantage guère le Suédois, qui avait nettement gagné. Il fournit un combat très difficile, se montrant plus puissant que son adversaire, qui n'eut qu'un désir : brouiller le jeu et abuser quelque peu des coups défendus, tels que tirer les cheveux et frapper à coups de poings.

RENE MOYSE.

## BOXE

La saison commence enfin à s'animer. Avec la venue prochaine en France de Teddy Yarroz, de Peter Kane, etc. — attendons pour plus ample informé la résurrection de Carnera — la vie pugilistique va reprendre. Nous en étions aux hésitations du début. Cette semaine quelques ténors ont eu la vedette. Et cela n'a pas été sans quelques surprises. Tout d'abord, à Bruxelles, le champion d'Europe, le Belge Wouters, défendait son bien, devant Locatelli. Combat magnifique, rapidement mené, entre deux hommes adroits et à la vue prompt. Avantage à Wouters depuis le début jusqu'au neuvième round. Superbe retour de Locatelli ensuite. Mais, c'était simple question d'addition, n'est-ce pas ? Neuf rounds d'un côté, six de l'autre. L'homme du plus long temps avait gagné. L'important c'est la beauté qui naquit de ce choc et dont profitèrent nos amis belges.

A Paris, le champion d'Autriche, l'élégant boxeur Ernst Weiss faisait sa rentrée devant Decico. Les pronostics étaient généralement en faveur du fin pugiliste étranger. Ils furent démentis par Poppy Decico que l'on eut plaisir à retrouver tel qu'on le connaissait



Après le combat Decico-Weiss, l'arbitre raccompagne le vainqueur à son coin.



BRUXELLES. — Une phase du match Locatelli (à gauche) contre Wouters

sous son meilleur jour. Moins académique, certes, mais volontaire, agressif en diable, frappant fort, il fit le forcing, expédia son adversaire à terre, se laissant quelquefois surprendre par l'art consommé de son adversaire, mais se retrouva toujours pour livrer la bataille. Les juges récompensèrent cette volonté et ce déchainement. Et le résultat prouva que Decico avait son mot à dire dans une catégorie où il reste un vétéran plein de jeunesse.

Quant à Kid Tunero, il continue à ne pas être chanceux ! Disqualifié en Angleterre, il livrait quelques jours après, à Paris, un combat à Charlier, où il se montrait sous le jour le plus favorable. Une semaine plus tard, le voici qui, à Berlin, rencontrait Besselmann, est une fois de plus disqualifié pour un coup bas que nièrent d'ailleurs des gens bien placés pour voir. Et voilà encore une décision qui n'est pas sans appel. Les deux adversaires donnaient, en effet, un beau spectacle d'adresse et de virtuosité, confirmant qu'ils étaient l'un et l'autre dignes de disputer le sceptre abandonné par Marcel Thil, et de ramener peut-être à l'Europe — Tunero n'est-il pas désormais de chez nous ? — un titre qui nous appartient longtemps.

Un match pour le titre de champion de France des mi-moyen opposait à Alger l'actuel Paul Rebel et le jeune espoir Kouidri. Ce dernier, qui n'a que 21 ans, battit très nettement Rebel aux points. Après avoir pris l'avantage dès le cinquième round.

Kouidri est le premier indigène qui s'attribue un titre de champion de France. Pour sa première saison dans le clan des « pros » il avait battu Rubio et l'ex-champion de France, Pernot.

JEAN DE LASCOUMETTES.



# LE CYCLISME

## Au long des balustrades du Vél' d'Hiv'

Maurice Archambaud a été nettement battu, et par Slaats et par Richard, au cours du brassard-poursuite au Vél' d'Hiv'. Slaats y mit des formes, Richard, au contraire, prit plaisir à dominer manifestement le nouveau recordman du monde de l'heure. On s'aime ou on ne s'aime pas... Et Richard et Archambaud, précisément, n'ont pas, l'un pour l'autre, une affection particulière. Leur querelle est ancienne. Elle remonte à quatre ou cinq ans ; et, comme les deux Maurice ont de la mémoire, il ne faut pas s'étonner de leur antagonisme.

Le public ne tint pas rigueur à Archambaud de ses défaites. Le recordman du monde de l'heure, fatigué par son voyage Milan-Paris-Bruxelles-Paris, avait pris la précaution de s'excuser à l'avance par la voie de la presse. Et puis on n'ignorait pas qu'il était tombé la veille à Bruxelles. Autant de circonstances atténuantes, d'ailleurs absolument inutiles, les Parisiens ne demandant qu'une chose : voir Archambaud... et l'applaudir.

Seul l'homme qui avait battu le record de Slaats présentait pour eux de l'intérêt. L'autre, celui de la poursuite, ce n'était pas le même...

Quand donc fera-t-on comprendre aux spectateurs que le sur-place fait partie de la tactique, en vitesse ?

Certains ont sifflé Georget parce qu'il ne tenait pas à mener, ni contre Avram, ni contre Cools. Mais c'était là son droit le plus absolu, et il a eu raison d'en user.

Il battit nettement Cools et Avram dans les trois manches.

Il lui faut des adversaires d'une classe supérieure, comme il en faut à Avram, homme d'avenir, et dont la rapidité dans les derniers vingt-cinq mètres est à retenir.

Dans l'Omnium franco-italien, Michel Pecqueur fit merveille en poursuite et aida Antonin Magne avec une intelligence rare dans l'individuelle.

Décidément, dit « Tonin », c'est la passe des bons équipiers : Fournier l'autre fois, Pecqueur aujourd'hui, je suis un privilégié...

Et de ne faire aucune allusion à sa participation au succès. On est modeste ou on ne l'est pas. « Tonin » l'est !

Contre Slaats, Maurice Richard, effectuant un départ des plus rapides, prit le meilleur avec netteté. Il finit dans le sillage du Hollandais. Pour un peu, il l'eût rejoint...

Les populaires hurlèrent leur enthousiasme et Richard après son tour d'honneur revint tout joyeux au quartier des coureurs.

Pourtant, nous dit-il, j'ai eu peur... Manque de compétition. Et puis manque d'habitude de courir dans la fumée. Mais la pro-

Eh bien ! que Richard, la prochaine fois, soit le Richard d'hier... et nous serons satisfaits de lui.

En demi-fond, Paillard fut le meilleur. Minardi, pourtant, se défendit bien. Mais le Paillard actuel, on l'a déjà dit, vaut le Paillard de la grande époque. C'est peu dire... Mais c'est tout dire...

GEO TYZOR

## A RAYONS ROMPUS

Son record de l'heure, Maurice Archambaud ne l'a pas volé. Tout jeune, Julien Prunier le lui mit en tête. Tout jeune, Archambaud s'entendait répéter qu'il était « fait pour lutter contre la montre » et Paul Ruinart, lorsqu'il le prit sous sa coupe, confirma les impressions de Prunier.

Archambaud fut donc toujours hanté par le record. C'est pourquoi, peut-être, il a ce visage volontaire et soucieux. On ne s'amuse pas, lorsqu'on établit un record. On souffre, généralement, et Richard ne sourit que depuis le jour où il a lié son sort à celui de Michel Pecqueur. Encore, Richard est-il souvent lointain et distant. C'est qu'il est miné par le record, et il faut le croire lorsqu'il prétend :

— Non, ne m'en parlez plus, je ne veux plus y penser... pour l'instant tout au moins.

Prunier traita Archambaud comme un fils. C'est pourquoi, lorsque les deux hommes ne se virent plus, fut-on enclin à dire d'Archambaud que c'était un ingrat. De fait, il le fut... mais pas longtemps. Car Maurice a un excellent fond. Il reconnut vite ses erreurs. Il les répara de son mieux, et le triomphe d'Archambaud est aussi celui de Prunier, qui était déjà venu à Milan avec Tanneveau, un autre de ses poulains, et qui songe à y revenir un jour avec un troisième de ses protégés : Le Nizerhy.

Prunier se souvient-il des plaintes qu'il exhalait, certain jour, au Vél' d'Hiv', devant nous ?

Il avait des larmes plein les yeux en murmurant : « Maurice ne me voit plus. Je lui ai dit des vérités qui, pour la première fois, l'ont offusqué. Je ne peux pas lui mentir. Ce

n'est pas lui rendre service ; alors, ça ne va plus... et je suis bien dégoûté du vélo... et des cyclistes...

Ce n'était qu'un malentendu.

Prunier n'est plus dégoûté du vélo... moins encore des cyclistes.

Paul Ruinart est l'un de ceux qui crurent le plus fermement en l'étoile d'Archambaud, et il le défendit, longtemps, envers et contre tous. Avec l'élégance du verbe qui le caractérise. En d'autres temps, il eût tiré sa rapière pour l'honneur du « même ». Ah ! il ne fallait pas y toucher...

Aujourd'hui encore, Ruinart continue à s'intéresser à tout ce que fait Archambaud, sans que celui-ci pense, un instant, être ainsi épié, étudié par son ancien directeur sportif.

Tout de même, Ruinart, puisque nous parlons de lui, garde toujours une préférence pour les « bleus » même s'il a beaucoup aimé les « anciens ».

Speicher, par exemple, est, avec Georges Wambst, celui de ses ex-coureurs qu'il préfère. Eh bien ! dimanche dernier, au Vél' d'Hiv', Ruinart était le premier à lancer Gérard-Goujon aux troussees de Speicher.



VEL' D'HIV'. — L'instant pathétique, Slaats rejoint Archambaud.



Slaats (à gauche) serre la main d'Archambaud. Au centre, un ancien recordman de l'heure, Marcel Berthet.

Le champion de France, en descendant de machine, était furieux :

— Me faire ça à moi, basouillait-il, me faire ça à moi !

Ce qui n'empêcha pas Speicher d'inviter son ancien mentor au petit déjeuner de presse qu'il offrit, dans la semaine, pour fêter son mariage récent.

Tous les journaux ont parlé de la malheureuse affaire d'Archambaud au Luxembourg. Rappelons qu'engagé par un certain Milo, vendeur de cartes postales dans le Tour de France, Archambaud n'a pas voulu se rendre au Luxembourg, où la Fédération lui a infligé une amende de trois mille francs, sans chercher à voir plus loin que le bout de son nez volontairement, nous en sommes persuadés. Mais Archambaud, qui a donné ses trois mille francs, avant de se rendre à Milan, doit les récupérer bientôt grâce à l'intervention de l'Union Vélocipédique de France auprès de l'Union Cycliste Internationale.

Seulement, M. Milo court toujours... Et savez-vous qui il a subjugué ? Bartali, tout simplement... Bartali qui ne jure que par lui. Bartali qui désire se faire accompagner par M. Milo, lors de son prochain voyage en Palestine... où M. Milo a peut-être l'intention d'organiser des courses, s'il trouve un vélodrome.

Il aura toujours Bartali sous la main...

Mais Bartali a un manager.

Et ce manager n'aime pas M. Milo.

Et M. Milo n'aime pas ce manager.

Car M. Milo est un danger pour le manager.

Et le manager un épouvantail pour M. Milo.

Et Bartali ne sait rien de tout ça...

On félicitait Pecqueur d'être classé par l'U. V. F. coureur professionnel hors série.

— Oui, ça me fait une belle jambe... Je paie ma licence 200 francs...

Au lieu de 100...

FELIX LEVITAN.

## Les pieds dans le plat

NOUS allons de révélation en révélation. Voilà que M. Henri Desgrange nous affirme aujourd'hui que « le coureur cycliste n'est pas un animal... ». Il faut l'en croire. Aussi bien cela ne nous surprend qu'à moitié. Nous nous doutions, malgré tout, que lorsqu'un chroniqueur parlait des « léviérs », des « pur sang », des « taureaux », des « bouledogues », des « gazelles » ou des « chevaux de trait » ce n'étaient que des images et que, dans son esprit, il n'assimilait pas absolument le quadrupède choisi au coureur héritant du qualificatif.

Mais apprendre, par la plume même du Père du Tour, que décidément, réellement, le coureur cycliste n'est pas un animal, cela nous fait tout de même quelque chose.

Nous devons, d'autre part, nous demander pourquoi une affirmation aussi solennelle avait besoin d'être formulée. Le directeur de l'Auto nous l'indique en même temps : c'est que, jusqu'à ce jour, les directeurs techniques réglaient presque mètre par mètre l'effort de leurs « poulains » — oh ! pardon ! — de leurs coureurs et que, par exemple, dans une des étapes du dernier Tour de France, ce petit fût de Jean Leullot avait obligé Lapébie à changer cinquante fois de braquet, ce qui, paraît-il, le ravalait « au rang du cheval qui n'a plus qu'à obéir ».

Désormais le directeur technique devra, pendant toute la durée de chaque étape, se contenter d'exercer un seul organe : la vue. Il devra n'avoir d'oreilles que pour ne pas entendre les demandes de conseils de ses outilles et n'avoir une langue que pour se pourlécher les babines à la pensée du bon guele-ton du soir. Les directeurs techniques devien-

nent en somme les muets du sérail. Peut-être, par précaution supplémentaire, leur fera-t-on subir la petite opération que les sultans offraient à leurs fidèles serviteurs ! Cela supprimerait, en tout cas, bien des causes d'énerverment !

Cependant une chose nous inquiète, une horrible pensée nous obsède : si c'est seulement à partir de 1938 que les coureurs cyclistes ne seront plus considérés comme des animaux, c'est donc que, pendant les trente et un Tours de France effectués jusqu'à ce jour, on les prenait tout simplement pour de braves bêtes, de somme ou d'agrément, selon les moments ! Ainsi, il aura fallu trente-deux ans pour que le vélocipédiste, cette noble conquête du sport, soit admis à l'honneur d'être traité humainement !

C'est effarant ! Nous vivions, sans le savoir, dans une sorte d'île du Dr Moreau, au milieu de monstres à face humaine qui n'étaient que de pauvres êtres « ravalés au rang du cheval » ! (1).

Enfin ! tout est changé désormais ! Les coureurs recouvrent, après un tiers de siècle du pire esclavage, « leur personnalité ». Ils vont être les premiers heureux de cette bonne nouvelle, et les Antonin Magne, André Leducq, Georges Speicher et autres Romain Maes se féliciteront, j'en suis sûr, qu'à leurs victoires de brutes sans cervelle succèdent, dans l'avenir, les triomphes de champions élevés à la dignité d'hommes.

GAUTIER-CHAUMET.

(1) Je tiens à préciser que l'expression péjorative n'est pas de moi. Je ne veux pas être poursuivi pour diffamation par les sociétés d'encouragement de la race chevaline qui pourraient, à juste titre, s'indigner du mépris où semble tenu le vaillant animal dispensateur de gloire et de fortune. — G.-CH.

## LESUEUR GAGNE GENES-NICE

UN Français a gagné la dernière épreuve routière de la saison, un homme qui a cessé d'être un espoir depuis sa belle victoire dans Paris-Caen : le Niçois Raoul Lesueur.

C'est le triomphe de l'homme du parcours. Lesueur, en effet, a l'habitude lorsqu'il cherche la forme, en début de saison, d'effectuer fréquemment, en solitaire, le parcours Nice-Gènes et retour.

Une fois, déjà, il l'emporta, et c'est avec beaucoup d'assurance qu'il s'élança à la bataille sous un soleil magnifique.

Au début, cependant, Galateau fut le plus en vue des Français, puis Lapébie sortit du peloton pour calmer les ardeurs de Zuchotti, désireux de s'enfuir en solitaire. Et le vainqueur du Tour de France prit plaisir à mener à Loano, où, depuis deux ans, il vient se reposer aux mauvais jours.

Et, en verve, Lapébie prit même le mors aux dents peu après, s'échappant avec Montuori et Magnani, sans succès, d'ailleurs, la côte du cap Berta permettant à Minasso, Macchi et Bianchi de se détacher, pour avoir bientôt trois minutes d'avance sur le peloton.

C'est alors que Lesueur sentit le danger. Il partit vigoureusement en compagnie de Rolland et la course prit tournure. A San Remo, les fuyards étaient rattrapés par Lesueur et Rolland, qui crevait et c'était la Turbie, dans laquelle Lesueur, parti depuis Monte-Carlo, eut une faiblesse ; mais il ne pouvait être rejoint et il effectuait dans Nice, dont il est l'enfant, une entrée triomphale.

Derrière lui, les jeunes Italiens Baillo et Landi, prenaient les places d'honneur.

Lesueur termina avec trois minutes d'avance sur Baillo, précédant lui-même Landi de deux minutes.

Après l'attaque du poulain de Trialoux, tous les autres Français disparurent. Il n'en resta donc qu'un ; mais ce fut le bon...



NICE (par belino) : GENES-NICE. — Non loin de l'arrivée, Lesueur, vainqueur de cette course d'arrière-saison.



# DELFOUR

## candidat au record de la sélection

UN jour, Kimpton, l'entraîneur du Racing, déclara que Delfour était le meilleur demi-aile d'Europe. Sans doute voulait-il dire du Continent. On trouva cependant quelque peu osée, sinon flatteuse, cette opinion.

Pourquoi ? Parce que Delfour a toujours été très critiqué en France. Parce que, tout en lui reconnaissant une grande classe et des dons admirables, on lui a toujours reproché d'abuser de la facilité avec laquelle il peut conserver le ballon. Pour tout dire, Delfour passa longtemps pour un joueur personnel, un dribbleur impénitent qui gâchait son activité et lui faisait perdre 50 % de son utilité.

Delfour, d'ailleurs, était furieux des critiques qu'on lui adressait à ce sujet. Il semble, pourtant, en avoir tenu compte, à la longue, si bien qu'aujourd'hui, au lendemain du septième France-Hollande, en parcourant les journaux, « Momon » peut constater qu'on le loue sans réserve.

Delfour, en vérité, s'est beaucoup amélioré sous la direction de Kimpton, dans l'application d'une méthode ingrate, sévère, stricte, très utilitaire et dont le caractère éminemment défensif a freiné les velléités qu'il avait d'aller sans cesse de l'avant et de porter sa balle au lieu de la passer.

### La consécration d'Amsterdam

Le meilleur demi-aile d'Europe, a dit Kimpton. Peut-être bien que oui. Assurément l'un des meilleurs en tout cas et c'est à Amsterdam, dans le grand stade olympique, qu'il eut l'occasion de le prouver, d'éloquente manière, par deux fois, à quelques mois d'intervalle, cette saison même.

La première fois, ce fut, quand, cet été, il eut l'insigne honneur de disputer le match des deux Européens, en tant que demi-aile de l'Europe de l'Ouest.

La seconde, le 31 octobre, à l'occasion de la seconde victoire de la France sur la Hollande. Moyen quelques semaines auparavant, contre la Suisse, Delfour se surpassa, contre la Hollande, à Amsterdam, et l'on se demande s'il ne vient pas de réussir le meilleur match de sa longue carrière. Il a joué avec une autorité et une maîtrise stupéfiantes. Sans paraître peiner, il a annihilé le dangereux ailier droit Wels. On irait même jusqu'à dire qu'il s'est joué de lui et, si l'on use du qualificatif de stupéfiant, c'est que l'on se rappelle l'audace et le brio avec lesquels « Momon » mystifiait ses adversaires dans la dangereuse zone de réparation, les feignant sur la ligne de

but, les dribblant un à un pour dégager au mieux, sans perdre la tête, en homme sûr de lui et en artiste.

Delfour, à Amsterdam, fut un des remparts infranchissables de notre défense alors que, contre la Suisse, il avait été, parce que point encore suffisamment en forme et manquant de détente, à l'origine du but marqué par les joueurs helvètes.

C'est tout de même à l'issue de ce match du Parc des Princes que le célèbre sélectionneur italien Vittorio Pozzo, qui était venu « aux nouvelles » — car France-Italie est proche — s'exclamait avec grande admiration : « Delfour ! Quelle classe !... Peut-être n'a-t-il pas bien joué aujourd'hui, mais tout ce qu'il fait sent la classe... »

D'ailleurs, il est si vrai qu'il a la classe que l'équipe de France ne saurait le remplacer. Elle en a besoin et voilà pourquoi « Momon » qui compte, à ce jour, 38 sélections en équipe nationale, est en passe de battre sous peu le record de « Julot » Dewaquez : 40 sélections.

### Premières armes

Il débuta dans la carrière de footballeur comme tout le monde : à l'école. Et comme tous les gosses qui ont le football dans le sang et dans les pieds il frappa dans toutes sortes de choses avant de connaître un vrai ballon réglementaire, il usa pas mal de chaussures avant d'en avoir de spéciales avec des crampons, il shoota entre des poteaux de but imaginaires avant de fouler les vrais grounds bien délimités.

Né à Viry-Châtillon, il fit ses premières armes à l'Etoile Sportive locale, en 1918, alors qu'il entra dans sa onzième année. Puis, durant cinq ans, il joua dans les rangs de la Jeunesse Sportive Ouvrière de Draveil. C'est alors qu'il entra à l'Etoile Sportive de Juvisy, son premier grand club, où il rencontra des joueurs qui, comme lui, devaient faire leur chemin : tels « Tonio » Alvarez, qui garda les buts du Club Français, et Chardar, qui fut l'un de nos meilleurs arrières et conquit la vedette au Football Club de Sète. Juvisy eut alors une grande équipe qui ne tarda pas de monter en division d'honneur, place qu'elle ne garda qu'un an et qu'elle n'a repris que la saison dernière.

En 1927, « Momon » est appelé sous les drapeaux. Cela ne l'empêche pas de jouer au Stade Français, en compagnie des Wild, Roche, Ségalen, Dauphin, Laffarge, Pavillard, Cahen, Gourdon, Monsaillier et du fameux Bunyan, au contact duquel notre futur international se perfectionne tous les jours.

### Premières sélections

Le 1<sup>er</sup> novembre 1928, première sélection de Delfour. C'est à l'occasion d'un Paris-Londres. Mais le 9 mai 1929, c'est à l'occasion d'un France-Angleterre. « Momon », pour la première fois, revêt la « cape » tricolore et joue aux côtés de Thépot, Anatol, Villaplane, Dewaquez, Cheuva, P. Nicolas, Gallay...

En 1930, première « affaire Delfour ». Le Racing Club de France a monté une grande équipe. Il a recruté les meilleurs joueurs. Delfour est du nombre mais son « amateurisme » est suspecté et le voilà suspendu pour un an. Suspendu pour son club mais non pour l'équipe nationale et Delfour dispute France-Tchécoslovaquie, France-Suisse, France-Ecosse.

Et c'est le beau, l'inoubliable voyage en Amérique du Sud, à l'occasion de la première Coupe du Monde, à Montevideo, la traversée sur le Comte-Verde, la victoire sur le Mexique (4-1), le match épique contre les fameux Argentins que nous verrons cette année en France... Un souvenir que l'on n'oublie pas.



### Delfour devient demi

Jusqu'alors, Delfour n'avait jamais joué demi-aile mais toujours inter, droit ou gauche, et c'est comme tel qu'il avait déjà été sélectionné dix-sept fois dans l'équipe de France, ce qui explique sans doute la manie que « Momon » eut longtemps de trop s'avancer avec la balle.

Vint alors au Racing l'Anglais Kennedy. Jimmy Hogan qui entraînait le club parisien fit de Delfour un demi-gauche, place qu'il n'a jamais plus quittée et dans son club et dans le « onze » tricolore.

Delfour pensait bien aussi ne pas quitter le Racing. Il y opéra depuis huit ans déjà, lorsque, au début de la nouvelle saison, il entra en conflit avec M. Bernard-Lévy, au sujet du renouvellement de son contrat. On connaît l'histoire. Elle se termina par un divorce retentissant. Et « Momon » est, pour l'heure, le demi-aile du R. C. Roubaix.

Delfour a eu trente ans le 1<sup>er</sup> novembre, au lendemain de France-Hollande.

A trente ans, il compte 38 sélections en équipe nationale qui sont la preuve de l'application et du sérieux qu'il apporta sans cesse dans l'organisation de sa vie sportive.

A trente ans, il est également sûr de son avenir et à l'abri des désagréments que la vie peut réserver à tous les professionnels du sport qui ne songent pas au lendemain.

Travailleur, Delfour l'a toujours été. Sage, il ne s'est pas contenté de l'être au stade seulement. Aujourd'hui, le capital qu'il a constitué lentement, grâce au football et au petit commerce qu'il n'a jamais abandonné, lui rapporte déjà.

En face de Paris-soir, Le Delfour s'est monté : la plus élégante des brasseries, le plus select rendez-vous des sportifs.

Un verre d'eau à la main, Delfour y trinque avec ses amis et sourit à sa jeune femme et à sa petite fille...  
MARIO BRUN.

Il n'est pas petit.

Ce n'est pas non plus un géant.

Elané, très souple, nerveux.

Un visage aux traits saillants, de grands yeux sombres, une belle chevelure brune. Voilà Hector Cazenave, un Français, un Basque d'Uruguay.

Peut-être fut-il, tout compte fait, le meilleur joueur tricolore, l'autre jour, à Amsterdam.

Et l'année dernière, il jouait dans la « réserve » du F. C. Sochaux.

Longue, comme on le voit, fut son adaptation au climat du pays de ses pères et au nouveau poste qu'il occupe.

Car il avait, jusqu'à sa venue en France, toujours opéré dans les pays chauds d'Amérique latine où les stades sont découverts et où l'on arrête les matches dès qu'il se met à pleuvoir, et toujours joué arrière gauche.

Il joue aujourd'hui arrière droit. Il a fallu qu'il s'y fasse.

Pourtant, on doutait de lui, encore qu'il eût été précédé de la plus flatteuse réputation.

Mais Duhart calmait les sceptiques.

— Vous verrez, disait-il, Cazenave est formidable !

Il venait, il est vrai, du fameux Penarol de Montevideo.

On attendit donc un an ses débuts en équipe première. Au début de la saison, il prit la place de Lalloué.

Tout d'abord, on eut l'impression que c'était un « déblayeur », sans plus. Il usait de ses qualités naturelles. Il fonçait. Ce n'était pas encore ça. Mais, en quelques semaines, il se transforma.

A la Meinau, lors du match Strasbourg-Sochaux, gagné par les Francs-Comtois (6 à 1 !), je lui vis faire une partie extraordinaire, sa première grande exhibition. Le

## Un as : Hector Cazenave



« déblayeur » était méconnaissable. Le brillant artiste sud-américain se révélait.

Une semaine plus tard, l'émotion de sa première sélection, contre la Suisse, lui retirait 50 % de ses moyens. Hector commit ce que l'on appelle des « loupes ». Il paraissait navré. Il tremblait, et Mattler dut très gentiment le reconforter. Pourtant, Cazenave s'avérait précieux par sa rapidité dans l'attaque du ballon.

A Amsterdam, enfin, sûr de lui, calme, confiant, il fut admirable.

Il est remarquable à deux points de vue : tout d'abord par son sens de l'interception, ensuite par son jeu de tête.

Quand l'adversaire attaque, sans cesse on voit la balle arrêtée dans sa trajectoire par une tête brune ; Cazenave s'est détendu.

De la tête, il renvoie la balle et la dirige et la passe, tantôt en force, tantôt délicatement à son demi démarqué.

Quand le jeu est à terre, Cazenave arrive sur la balle toujours quelques fractions de seconde avant l'attaquant. Il la bloque dans les pieds de l'adversaire, il la lui soustrait, il la dégage. Son dégagement n'est pas fort, mais toujours orienté, et souvent il se résume en une courte demi-volée qui lui permet de feinter et de se mieux placer pour éloigner le danger.

Par ailleurs, un charmant garçon au doux sourire. Simple et timide.

L'autre dimanche, peu avant le départ de l'équipe de France pour le Stadion Olympique, je le trouvai tout seul, à l'écart, dans le grand hôtel Amstel. Il écrivait des cartes postales à ses amis d'Amérique.

Déjà, il avait de bien beaux souvenirs à leur communiquer et il signait « El Laguito ». Parce qu'en Uruguay, c'est ainsi qu'il avait été surnommé : « Le petit fou ».

Il a l'air si sage, pourtant ! M. B.





Il faut reconnaître que nous nous débinons un peu trop ! Cela part d'un très bon sentiment, certes ! La critique n'a rien de haineux ni d'amer ; elle n'a d'autre but que de stimuler. Mais l'on a une tendance trop marquée à méditer sur ses humiliations et à se réjouir trop modestement de ses succès. Il faut vraiment que quelqu'un vous crie : « Ça gaze ! », comme le fait ici Pellós, pour que l'on convienne que tout ne va pas si mal dans le pire des mondes sportifs ! Eh oui ! Maurice Archambaud vient de nous rendre le record de l'heure que d'autres Français avaient détenu et perdu, et qu'il a amené à ce qui semble la limite extrême des possibilités humaines. Une telle victoire acquise, non sur le rival, faillible comme soi-même, mais sur le temps, est une des plus belles qui soient... Eh oui ! l'équipe de France de football a battu chez elle l'équipe de Hollande, forçant l'admiration de ses adversaires... Eh oui ! Cette même équipe avait préludé à ce succès par une heureuse explication avec la Suisse... Eh oui ! la France a gagné la Coupe du monde de Basket-ball... Eh oui ! nos joueurs de rugby, au cours d'un tournoi européen, se sont révélés les meilleurs... Etc.

Non, tout ne va pas si mal. Et la saison qui s'ouvre n'apparaît pas sous les plus sombres auspices. Il y aura encore de beaux dimanches. Si certains sports sont dans un marasme qui vient, la plupart du temps, de l'incurie de ses dirigeants, nous pouvons généralement faire confiance aux athlètes qui portent nos couleurs.

Mais pour que tout gaze parfaitement, il faut aussi que le public y mette du sien. C'est sur les gradins des stades que ça ne va pas toujours pour le mieux. Nous en eûmes de très récents exemples avec le match de rugby France-Empire Britannique, par exemple. Ah ! que c'est déplaisant, ce chauvinisme, au fond plus apparent que réel, mais trop bruyant ; cet irrespect résolu des décisions de l'arbitre ; cet esprit de perpétuelle contradiction — si l'on peut dire — avec les règlements !... C'est très beau, les clubs de supporters. Les encouragements d'amis venus de loin avec vous sur un terrain étranger font du bien au cœur. Mais les supporters doivent avoir — puisqu'ils sont des deux côtés de l'arène — le respect de leurs affections particulières et de leurs préférences rivales. On demande que les matches se déroulent selon l'esprit sportif, dans les règles de la bonne éducation sportive. Ça gazera tout à fait quand la bonne éducation tout court sera la règle des foules du sport.

JEAN DE LASCOUMETTES.







# UNE JOURNÉE EN ESCADRILLE

Chartres, 21<sup>e</sup> brigade.

Les derniers côtes de l'Ile-de-France, dépassés, les pentes s'adoucissent, puis disparaissent. C'est déjà la vallée de l'Eure. La campagne est plate et restera plate sur une surface considérable.

C'est le pays rêvé pour les aérodromes.

Chartres et Tours vers le sud-ouest, Etampes presque aux portes de Paris, Bourges et Châteauroux vers le sud, noms prestigieux, car ils sont ceux des berceaux d'un grand nombre de pilotes qui font aujourd'hui l'honneur de la France.

Dans le ciel on entend un fort bourdonnement. Point n'est besoin de lever la tête pour reconnaître l'harmonique particulière d'un bimoteur.

Mais peut-on entendre voler sans lever la tête ? Je crois que c'est impossible.

Peu après le bimoteur — un Bloch 200 — surgit un Loire 46 au dièdre si gracieux. Il exécute un virage à forte inclinaison, s'éloigne et disparaît.

Nous aussi, nous exécutons un virage... à ras du sol, hélas ! et, sitôt après, nous sommes en vue des hangars de l'aviation qui se détachent sur un fond de cathédrale de Chartres.

★

Un terrain d'aviation militaire peut se résumer en cinq couleurs : l'herbe verte, le ciel bleu et les trois couleurs qui sont hissées au mât du pavillon.

Tout au fond du terrain, derrière le mât du pavillon, se trouvent les bureaux de l'Etat-Major.

C'est là que je vais retrouver mon cher colonel Pinsard.

Il est impossible de parler de la 21<sup>e</sup> Brigade, et même de l'aviation en général, sans dire quelques mots du colonel Pinsard, car, s'il y a de belles figures dans l'armée, et particulièrement dans l'armée de l'air, la sienne est une des plus belles.

Héros légendaire de la guerre, ses aventures dépassent et surpassent tout ce que l'imagination pourrait inventer.

Dès 1908 — il avait dix-neuf ans — il s'engage dans le 2<sup>e</sup> régiment de spahis et reçoit le baptême du feu en Afrique du Nord.

— Je me suis engagé, dit-il, pour fuir le domaine provincial qui m'était affecté.

Il revient en France pour préparer Saumur. La cavalerie le tentait comme elle a tenté Pégoud, Nungesser, Heurteaux, René Chambe, de Maraucourt, Le Révérend et Michel Détrouat qui est le fils du général écuyer en chef de Saumur.

Survient la guerre, cette guerre où l'aviation devait jouer le rôle traditionnel de la cavalerie : celui de sauver des situations désespérées.

Naturellement, Pinsard troque les étriers contre le palonnier.

Il ne doit pas tarder à fournir ses preuves. Un jour, le chef de son escadrille réunit ses hommes :

— Le général de Castelnau a besoin d'un pilote pour déposer un agent de l'Etat-Major dans les lignes ennemies. Mission spéciale risquée. Lequel d'entre vous est volontaire ?

— Présent ! répond Pinsard.

Et, par une fin d'après-midi de novembre, le jeune pilote emmène son passager inconnu. Il s'approche de la friche prévue pour l'atterrissage ; il descend en spirales, pendant que les adversaires mitraillent cette cible qui se jette littéralement dans la gueule du loup.

Le pilote descend derrière un rideau d'arbres, simulat un atterrissage, mais vire aussitôt qu'il est dérobé à la vue de ceux qui le visent, parcourt plusieurs kilomètres en rase-mottes, en faisant du steeple-chase par-dessus les talus et les buissons — il se souvient de Saumur — et atterrit enfin dans un champ de betteraves pourries, non sans s'être enlisé jusqu'à l'essieu.

C'est ainsi que fut accomplie la première mission spéciale.

Le 8 février 1915, lors d'une reconnaissance avec le lieutenant de Chaffault au-dessus de Péronne, un obus a atteint le moteur de l'avion piloté par le sous-lieutenant Pinsard. Malgré tous ses efforts pour regagner nos lignes, il a été obligé d'atterrir en terrain en vahé et fut fait prisonnier avec son compagnon.

Si un romancier avait imaginé les péripéties de son évasion en compagnie du capitaine Ménard — aujourd'hui colonel — on aurait jugé qu'il a poussé trop loin dans l'inventivité.

Ce fut d'abord dans un hôpital d'où il voulait s'échapper en descendant par le tuyau de l'écoulement des eaux.

Lorsque tout a été prêt pour l'évasion, on l'a renvoyé à la citadelle. Il réussit, grâce à un langage chiffré, à se faire envoyer, par le constructeur Léon Morane, des cartes, des boussoles et des armes dissimulées dans des provisions de bouche. Pendant des semaines, au prix de peines inouïes, il est parvenu, avec l'aide de ses compagnons de captivité, à creu-

ser un long tunnel qui dépassait le secteur des sentinelles et des fils de fer barbelés. Mais la malchance s'acharnait.

Une fois de plus, les prisonniers furent changés de camp à la veille de l'évasion.

A Gutersloh, nouvelle construction d'un souterrain dans les mêmes conditions. Les gardiens le découvrent alors qu'il est sur le point d'être terminé.

De nouveau, on change de camp. Le sous-lieutenant Pinsard profite de l'occasion pour sauter d'un train en marche avec le lieutenant Reboul. Ils sont repris quelques jours plus tard, alors qu'ils entrevoient déjà l'espoir de la liberté.

Roland Pinsard avait exécuté six tentatives d'évasion lorsqu'il réussit à s'échapper avec le capitaine Ménard du fort Prinz-Karl, à Ingolstadt, le 26 mai 1916.

La place nous manque pour conter ici ce que furent ces quinze nuits de marche — façon de parler, car les fugitifs rampaient ou sautaient les obstacles plus souvent qu'ils ne marchaient — pour atteindre la frontière à moitié morts de faim, de froid, de fatigue et d'angoisse.

Il reprend sa place en escadrille en août 1916 et rattrape le temps perdu, car il termine la guerre avec vingt-sept victoires officielles et huit non homologuées en combats aériens.

★

De grands portraits et de petites photographies tapissent les murs de son bureau dont la porte vitrée s'ouvre largement sur le terrain.

La fameuse scène des portraits d'Hernani paraît fade et son langage — que les mânes de Victor Hugo me pardonnent ! — conventionnel à côté de celle que le colonel improvise tandis que nous regardons ensemble les portraits :

— Celui-là, c'est Guynemer, le duelliste sans merci, qui n'a jamais entamé un combat sans dire : « Toi ou moi. L'un doit y rester. » C'est Navarre qui, seul, balayait comme un ouragan le ciel de Verdun. Nungesser, immobilisé si longtemps par ses chairs meurtries et qui revenait chaque fois dans son ciel de combat. Lindbergh ; Le Brix ; Fonck qui fonçait sur sa victime, Fonck, notre porte-drapeau ! Enfin, Costes, dont on a dit tant de mal, Costes qui burine et prépare son boulot. Lorsqu'il s'est élancé sur l'Atlantique, j'aurais misé 98 sur 100 qu'il allait gagner, et lorsque j'ai entendu sa voix dans la radio, ce fut un moment inoubliable. Enfin, voici Pégoud, emporté sur sa civière, Pégoud à qui nous devons l'assurance du vol.

Puis, quittant les grands portraits, il se tourne vers les petites photographies :

— Et c'est cela qui est splendide : toute cette pléiade de jeunes capitaines et de jeunes lieutenants ; l'amour qu'ils ont pour leur métier ; la foi, le cœur qu'ils y mettent. Il y a encore quelque chose de bon, de solide, c'est l'armée. Celui qui fait son métier avec âme, on peut compter sur lui. C'est immuable ; c'est indestructible. C'est l'avenir de la France et, avec des gaillards comme ça, la France n'est pas morte !

» Au groupe de chasse du 34<sup>e</sup> du Bourget, j'ai eu parmi mes élèves : Lepreux, Fickinger, Detroyat, Lemoine, Paulhan. Je leur disais avant les exercices d'hélice calée :

» Il n'y a pas de prières à faire. Il y a une valeur professionnelle à acquérir. Et vous vous poserez au mieux de vos intérêts sans entrer dans les décors.

» J'adore ces gosses qui sont des lions. S'ils me rendent mon affection, c'est qu'ils ont senti ce qu'il y a de noble dans notre métier.

» L'aviation est faite de toutes ces choses. Il n'y a pas que des paroles réglementaires. Il y en a aussi de sentimentales. Ceux qui sont appelés à travailler journellement ensemble sur nos terrains, dans nos hangars et dans notre ciel, à partager les mêmes risques, sont appelés à vivre en affection commune. Ils n'agissent pas seulement par règlement, mais aussi par sentiment. Par sentiment de devoir et d'affection.

» Ce qui est réconfortant pour ceux qui s'approchent du deuxième versant de leurs ans après avoir consacré leur vie à l'aviation, c'est la troupe de jeunes gars qui poussent derrière eux. Nous les voyons s'adonner d'abord craintivement, puis ils s'affermissent. La maîtrise est rentrée, et ils foncent subitement parce qu'ils savent qu'ils sont devenus chics et forts. »

★

La 21<sup>e</sup> brigade qui est commandée par le colonel Pinsard est composée de trois escadrons de chasse.

Les appareils sont des Dewoitine et des Loire-46. Il reste encore quelques Potez-25 pour les débuts de l'entraînement et le colonel espère « toucher » des Morane-405 dès qu'ils seront définitivement au point.

Le travail commence à 7 heures du matin et prend fin à 16 h. 45.

Les heures journalières sont employées à l'instruction conforme au programme de l'année : période d'application pendant l'été et période d'instruction au sol pendant l'hiver.

Ces deux périodes résument la théorie et la pratique dans tous les cadres : technique, mécanique générale, armes, études des problèmes essentiels, tir aérien, gymnastique obligatoire pendant les heures de service

sous la surveillance de plusieurs moniteurs de Joinville.

En dehors des heures de travail, il y a encore des moniteurs, chargés des séances de gymnastique facultatives. Mais, pour être facultatives, elles n'en sont pas moins suivies avec assiduité par presque tous les hommes qui, de plus, pratiquent des sports selon leurs goûts : football, lutte, boxe, tennis. Toutes les facilités sont à leur disposition pour cela.

Quant aux heures de vol, elles dépendent du point où en est le circuit de l'instruction.

— Ce qui compte, dit le colonel, c'est la quantité d'exercices accomplis et non la quantité d'heures de vol totalisées. Le programme se déroule de façon régulière. De nombreuses manœuvres ont été faites. L'instruction intensive a donné les résultats espérés. Cette année marque une montée très nette sur les années précédentes au point de vue du travail aérien.

★

L'heure du déjeuner arrive tandis que nous conversons.

Une autre fois, je demanderai au colonel Pinsard la permission de déjeuner au mess des sous-officiers pour connaître « ces gosses qui sont des lions » selon sa belle expression.

Cette fois-là, il me fait l'honneur et le plaisir de me recevoir dans la salle à manger des officiers supérieurs.

Il y a là le lieutenant-colonel Pitault, le commandant Derobert :

— Mon bras droit, Derobert ; l'officier supérieur d'état-major adjoint au commandement.

Les lieutenants-colonels Ferrand et Rougevin-Baville — il y a trois Rougevin-Baville dans l'aviation française — et le commandant Dauphinot, commandant de la 2<sup>e</sup> escadre :

— Celle qui garde toutes les traditions des cigognes. Les escadrilles de guerre sont représentées à la 2<sup>e</sup> et ce sont le commandant Dauphinot et ses jeunes pilotes actuels qui ont la lourde charge de maintenir les traditions du G. C. 3. »

Le déjeuner est très gai, très cordial. Non seulement on y retrouve l'ambiance si animée, si joyeuse des popotes des jeunes pilotes, mais on y retrouve aussi la même jeunesse.

Et pourquoi ne la retrouverait-on pas ? Dans l'aviation on ne vieillit pas.

Souvent, hélas ! on meurt jeune. Mais les survivants conservent leur jeunesse éternellement.

Il n'y a pas de vieux pilotes.

Aussi, l'entraînant battait son plein avant même que l'on ait fait sauter les bouchons de champagne.

On les a fait sauter pour fêter plusieurs événements : deux des officiers présents sont au tableau d'avancement et, d'autre part, la 21<sup>e</sup> brigade a gagné le concours d'honneur du tir aérien de Cazeaux :

— Un concours de tir aérien, dit le colonel Pinsard, c'est la consécration d'une année de travail, d'instruction et de pratique dans les exercices de combats aériens. C'est là notre mission principale.

» Le lieutenant-colonel Rougevin-Baville, avec le sous-lieutenant Demol et le sergent-chef Coheer, a remporté le premier prix du concours de tir anti-aérien.

» Le commandant Dauphinot et ceux de la 2<sup>e</sup> ont remporté le premier prix au concours du tir aérien.

» L'équipe gagnante était formée par le capitaine Larique et les sergents-chefs Renaudie et Goujon. Pour une patrouille de chasse de trois avions, ils ont placé 408 balles et 65 obus dans un panneau remorqué par un autre avion.

— Mais le plus beau, mon colonel, c'est que Larique a recommencé.

— Oui, le règlement autorise à recommencer si la cible est détériorée. Lorsque l'on s'en



Le colonel Pinsard.

est aperçu, le capitaine Larique s'est dit : « Pas d'histoires. J'ai confiance en notre équipe. Remettons la séance. » Et s'adressant au général d'Harcourt :

— Mon général, je vous demande l'autorisation de recommencer.

» Il avait fait déjà du joli travail et il voulait recommencer avec une belle assurance. Il avait une occasion de démontrer que le résultat n'était pas occasionnel mais acquis. Il ne laissera pas passer cette occasion : il est sûr de lui.

» Il recommence.

» Il fait le double !

» J'ai vu dans son regard une flamme de joie. Ce n'était pas parce qu'il songeait au succès personnel. C'était parce qu'il représentait la 21<sup>e</sup> brigade. Ce regard ne disait pas : « Voyez ce que j'ai fait ! », mais : « Voyez, vous avez bien fait de me faire confiance. »

★

La journée tire à sa fin.

Et le plus beau, ce fut la fin.

L'ombre descend déjà sur le terrain. Nous attendons les couleurs du soir.

— Il n'y a qu'un idéal dans le cœur de tous les soldats. Qu'un domaine : la patrie et ses trois couleurs. Et, dans le cœur de tous les Français, qu'un but de l'existence : la famille. »

Soudain, les conversations s'arrêtent brusquement et nous nous immobilisons tous dans un garde-à-vous émouvant.

Le clairon sonne les « couleurs » du soir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que même les ouvriers civils qui travaillent à cimenter la piste ont interrompu leur besogne pour retirer leurs casquettes.

C'est parce qu'il y a, à la 21<sup>e</sup> brigade, un vrai chef, un entraîneur d'hommes qui sait non seulement leur apprendre leur métier de soldat et d'officier, mais aussi leur montrer d'une façon exaltante la figure de l'honneur et du devoir ; enfin, leur donner une âme.

Le clairon s'est tu.

Les couleurs sont « amenées ».

On n'entend plus rien dans le soir calme que les vrombissements des moteurs dans le ciel.

ALEXANDRA PECKER.



Une prise d'armes à Chartres. De dos, le colonel Pinsard.



# JEUX DE GLACES ET DE CHAMPIONS... OU TELS QU'ILS ONT PU SE VOIR

match





# TENNIS

Le Tournoi de tennis de la Toussaint, le dernier — soit dit en passant — qui se sera déroulé dans l'ancien décor appelé bientôt à disparaître du Tennis Club de Paris, aura, somme toute, servi à la consécration de la valeur d'Yvon Petra.

Notre grand espoir avait bien marqué ces temps derniers de sensibles progrès, mais il lui restait encore à les confirmer d'une façon si l'on peut dire officielle.

C'est chose faite. La manière dont Petra gagna le championnat de simple du Tournoi de la Toussaint en battant en demi-finale son plus proche rival R. Destremau et en triomphant en définitive du joueur retors entre tous, qu'est Paul Férét, prouve d'une façon indiscutable que Petra s'est élevé au tout premier rang de notre première série.

A vrai dire, le succès qu'il obtint sur Destremau fut en partie facilité du fait que celui-ci ne déploya pas contre lui tout le talent qu'on lui connaît. Destremau eut, en effet, au cours de la rencontre qu'il perdit en deux manches, de très brillantes périodes ; mais ces intermittences aux belles succédant des phases relativement médiocres, ne suffirent pas à mettre Petra sérieusement en danger. En dehors de cela ce qui ressortit particulièrement du match fut tout à l'honneur du vainqueur. En effet, Petra fut, non seulement l'excellent joueur de volée que l'on connaît, mais encore, et contrairement à ce qu'on constate chez lui d'ordinaire, un lutteur extrêmement attentif à défendre, sans jamais se relâcher, ses chances de succès.

Le match qui opposa en finale Y. Petra et P. Férét était attendu avec curiosité. Car si le premier nommé avait fait merveille devant Destremau, Férét pour sa part s'était couvert de gloire en battant en deux manches le rude joueur qu'est Borotra sur court couvert.

La question se posait de savoir si la manière forte de Petra prévaudrait contre le jeu toujours admirablement combiné de Paul Férét. Jouée dans ces conditions la partie tint tout l'intérêt qu'en attendait. En effet, les subtilités de Férét contrastèrent fort agréablement avec le jeu puissant de son adversaire. Elles ne furent pas d'ailleurs sans être souvent profitables. Pourtant à force d'attention Petra réussit à enlever la première manche de la partie par 7 jeux à 5 et il réussit ensuite quoique mené par 3 jeux à 0 à gagner la seconde manche par 8-6.

L'application apportée par Petra au cours de ce second set fut vraiment remarquable. C'est bien grâce à elle qu'il s'assura le gain de la manche qu'il fut plusieurs fois sur le point de perdre. La troisième manche alla d'un train beaucoup plus rapide. Chaque joueur ayant marqué deux jeux, Férét dut se ressentir des efforts qu'il avait dépensés précédemment. En tout cas, ses ripostes perdirent beaucoup en précision et, en conséquence, Petra n'eut pas grand-peine à assurer sa victoire en enlevant le set en question par 6 jeux à 2.

Cette belle victoire de Petra dans l'épreuve capitale du Tournoi fut du reste complétée par le succès qu'il obtint avec l'aide de Borotra dans le championnat double contre l'équipe C. Boussus-P. Férét.

Après cela, l'on peut se demander si Petra n'est pas au moins l'égale de Destremau. A notre avis du moins, il serait prématuré de répondre d'une façon ou d'une autre à cette question. Tout ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que nous possédons, en la personne de ces deux joueurs, deux champions qui, avec des moyens très différents, sont parfaitement doués pour nous faire, dans un avenir très proche, grand honneur dans les plus importantes compétitions internationales.

Le championnat simple dames revint à Mlle Pannetier qui battit finalement une excellente joueuse, Mme Lebaillly. Cependant il est à noter qu'il s'en fallut de bien peu pour que Mlle Pannetier succombât en demi-finale devant Mme Varin. On en jugera quand nous aurons dit que Mme Varin ayant perdu la première manche et gagné la seconde, prit le commandement par 5 jeux à 2, dans la manche décisive. Il est regrettable pour Mme Varin qu'elle ait alors sensiblement relâché son action. L'abus qu'elle fit des coups amortis lui fut, notamment, préjudiciable. En revanche, Mlle Pannetier qu'on voyait dans une situation quasi désespérée, sut trouver en elle de telles ressources d'énergie qu'elle refit tout son retard pour en arriver à sortir victorieusement de la périlleuse aventure dans laquelle elle était engagée.

Le championnat double dames fut gagné par l'excellente équipe que constituait Mme Boegner et Mme de la Valdène, qui battirent en finale, par 6-2, 7-5, Mme Curdel-Bellard et Mlle Pannetier. Résultat somme toute normal ; ce qui le fut moins c'est la défaite subie au cours de l'épreuve par Mme Halff et Mme Varin des mains, qu'on croyait moins expertes, de Mlle Simon et de Mme Speranza.

Enfin le championnat double mixte revint à l'équipe que composait Mme Lebaillly et Bolelli, qui triomphèrent en dernier ressort par 6-4, 3-6, 6-1 de Mme Curdel-Bellard et J. Lesueur.

A noter qu'au cours de l'épreuve deux équipes qu'on pouvait considérer comme gagnantes probables, c'est-à-dire Mme Boegner-Borotra et Mme Halff-Petra, furent éliminées sans doute en raison du surmenage imposé aux deux partenaires masculins par leur participation aux épreuves de simple et de double.

CH. GONDOUIN.



RUGBY XIII : STADE DE COURBEVOIE (CHAMPIONNAT DE FRANCE) PARIS XIII-VILLENEUVE XIII (19-14). — Le puissant trois-quart centre villeneuvois Cougnenc n'hésite pas à foncer entre deux défenseurs parisiens ; sa décision lui vaut le champ libre et l'occasion de servir dans de meilleures conditions son ailier Clément. De gauche à droite : Clément, Bruneteau, Dupont, Cougnenc et Minvielle.



RUGBY XIII : STADE DE COURBEVOIE (CHAMPIONNAT DE FRANCE) PARIS XIII-VILLENEUVE XIII (19-14). — Bien qu'entouré d'adversaires, le Villeneuvois Puyelo réussit à transmettre le ballon à son coéquipier Bruneteau, mieux placé. On reconnaît de gauche à droite : Calmels, Ribeyre, Bayle, Puyelo, Casalino, Bruneteau.



RUGBY XIII : STADE DE COURBEVOIE (CHAMPIONNAT DE FRANCE) PARIS XIII-VILLENEUVE XIII (19-14). — Une magnifique percée du Villeneuvois Cougnenc que poursuivent les Parisiens Minvielle, Sicart et Germineau.



RUGBY XV-NANTES (par belino). CHALLENGE YVES DU MANOIR. STADE NANTAIS U. C. S. U. AGENAIS (4-3). — Est-ce vraiment du rugby que la lutte à laquelle se livrent avec un égal acharnement les avants des deux équipes sur cette touche courte ? Les bras se tendent mais on doute que le joueur qui pourra s'emparer du ballon puisse l'utiliser efficacement.

match

# RUGBY

Le quatrième tour du Challenge Yves du Manoir fut moins illustré de surprises que le précédent.

En poule « A » comme en poule « B », il n'y eut guère en effet que des résultats normaux à enregistrer. Dans le premier groupement, l'équipe de l'Aviron Bayonnais se distingua d'une façon assez éclatante en battant de 21 points à 8 le quinze du C. A. Briviste. Un tel résultat obtenu sur le terrain de Brive mérite de retenir l'attention. Du moins il fait supposer que l'équipe de Bayonne jusqu'ici quelque peu incertaine a trouvé enfin la forme que ses nombreux partisans lui souhaitent. Le succès remporté de 20 à 15 par l'A.S. Montferrandaise sur le Stade Bordelais est au moins aussi honorable pour les vaincus que pour les vainqueurs car il faut compter que l'équipe bordelaise avait en cette affaire à supporter le handicap du déplacement.

A compter aussi comme une défaite très honorable celle que le Racing Club de France subit à Carcassonne. Là aussi le déplacement entraînait sérieusement en ligne de compte. Et comme malgré cela le club doyen ne succomba que de 3 points à 0 on peut très sincèrement lui adresser des félicitations.

L'échec infligé par le Stadoceste Tarbais au Biarritz Olympique est d'autant plus probant que la partie se jouait à Biarritz. L'écart des points, 19 à 13, n'est en vérité pas très grand. Tout de même la performance des vainqueurs montre qu'ils ont ces temps derniers réalisé de sensibles progrès.

Le S. U. Agenais en déplacement à Nantes dut trouver comme beaucoup d'autres que le terrain du Stade Nantais n'était pas précisément favorable à ses visiteurs.

En effet il y fut battu par quatre points à trois, c'est-à-dire exactement par le même résultat qui assura la victoire du R. C. Narbonnais qui était appelé à rencontrer le C.A. Béglais.

En poule « B » on note tout d'abord et avec quel étonnement la désastreuse aventure qui advint à l'A. S. Biterroise, en déplacement à Grenoble. Elle y fut en effet battue de 35 à 0. Certes on savait l'équipe du Football Club de Grenoble extrêmement redoutable quand elle avait à défendre sa chance sur son propre terrain ; pourtant personne n'eût pensé qu'elle accommoderait d'aussi rude façon l'équipe biterroise. A vrai dire il est impossible d'admettre que ce résultat représente exactement l'écart de valeur qui existe entre les deux quinze.

Le C. S. de Vienne ayant battu de 16 à 0 le C. A. Périgueux, semble affirmer par là un certain redressement. On peut en dire de même de la Section Paloise qui triompha par 19 à 6 de l'équipe chalonaise laquelle dispose pourtant de brillantes lignes arrières. Le Stade Toulousain en déplacement à Perpignan n'y fut battu que de 8 à 0 ce qui entre dans la catégorie des défaites honorables. Enfin le Lyon Olympique mettant en jeu devant le Stade Français une équipe extrêmement homogène sinon très brillante gagna son match par 17 à 0 ce qui n'est pas précisément flatteur pour le quinze parisien. En somme, les matches joués dimanche au compte du Challenge Yves du Manoir firent surtout ressortir la valeur actuelle de l'Aviron Bayonnais, du Stadoceste Tarbais, du Football Club de Grenoble, de la Section Paloise et du C. S. de Vienne. Par contre, l'A. S. Biterroise, le Stade Français et le S. U. Agenais n'eurent guère à se féliciter de la journée.

CH. G.

## Chez les XIII

Cinq matches comptant pour le championnat de France de rugby à Treize furent disputés dimanche. Passons-les rapidement en revue. A noter tout d'abord la victoire de Paris sur Villeneuve. Ce succès des Parisiens se chiffre par 19 à 14. Il est d'autant plus méritoire que ceux qui l'obtinrent avaient mal débuté. En effet, ils encaissèrent successivement deux essais. C'était presque un désastre en perspective. Heureusement pour eux ils surent se ressaisir à temps et si bien qu'à la mi-temps ils s'étaient assurés six points d'avance.

La seconde partie du match fut plutôt à l'avantage des visiteurs, et pourtant les représentants de la capitale réussirent à vivre sur leur avance.

A Roanne, où la treize catalan était appelé à rencontrer l'équipe locale, la partie fut une véritable déconiture pour les visiteurs qui succombèrent par 37 points à 8. Un tel résultat n'appelle aucun commentaire.

Malgré la rentrée de Sylvain Bès dans son équipe, Toulouse XIII ne fut guère plus heureux devant Bayonne que devant Albi. Certes l'équipe de la Côte Basque est de tout premier ordre, et, d'autre part, la treize toulousaine est de formation toute récente ; tout de même on pouvait penser que le match en question donnerait lieu à une lutte plus équilibrée.

C'est précisément un débat de ce genre qui se déroula à Albi, où l'équipe locale et celle de Bordeaux se livrèrent une lutte si serrée qu'en fin de compte les adversaires demeurèrent avec 13 points chacun sur un pied d'égalité.

Il semble qu'en cette affaire les trois quarts albigeois ne furent pas à la hauteur de la situation, car ils furent beaucoup plus souvent lancés à l'attaque que leurs adversaires.

Le match Lyon-Pau se termina par 32 pts à 8, à l'avantage de l'équipe lyonnaise. Encore un écart un peu trop large pour qu'on puisse s'y attarder longtemps.





RUGBY XIII : STADE DE COURBEVOIE (CHAMPIONNAT DE FRANCE) PARIS XIII-VILLENEUVE XIII (19-14). — Le Villeneuvois Bruneteau effectue une échappée et nous le voyons, essayant de tromper le défenseur parisien Sicart. On reconnaît de gauche à droite : Cazottes, Vergez, Sicart, Puyelo, Bruneteau et Ribeyre.



RUGBY XIII : STADE DE COURBEVOIE (CHAMPIONNAT DE FRANCE). PARIS XIII-VILLENEUVE XIII (19-14). — Le Villeneuvois Bruneteau, bien que plaqué, a réussi à servir l'ailier droit qui s'apprête à foncer le long de la touche, son coéquipier Brinsolles accourt pour soutenir son action. A droite, les Parisiens Germineau et Claudel se précipitent.



RUGBY XV : STADE JEAN-BOUIN (CHALLENGE YVES-DU-MANOIR) LYON O.U.-STADE FRANÇAIS (17-0). — L'avant stadiste Gouaux fonce puissamment mais l'arbitre sanctionne une faute à l'origine de ce mouvement et ce sera une nouvelle mêlée. On reconnaît de gauche à droite: Buchet, Poyet, Dorot, Gouaux, Owren, Goyard, Colin et Escarguel.



# Ecrivez-nous... NOUS RÉPONDONS ICI

## Le coin du docteur

### ACCIDENTS DU GENOU CHEZ LES JOUEURS DE FOOTBALL

L'un des fidèles lecteurs de cette rubrique nous a envoyé une lettre dont le contenu est susceptible d'intéresser un certain nombre d'autres lecteurs. En effet, il y est question d'un accident du genou survenu au cours d'une partie de football. Le cas n'est pas si rare que d'aucuns pourraient le supposer. Aussi croyons-nous utile de citer les passages essentiels de la lettre en question :

« Il y a quatre ans, au cours d'un match de football, j'ai été victime d'une entorse du genou avec épanchement synovial. Le docteur qui me soigna m'a prescrit des compresses d'eau blanche et du repos, la jambe bandée et allongée. Après quarante-cinq jours de chaise-longue, des massages, une application de pointes de feu m'a guéri. Malgré les conseils du docteur, j'ai joué au foot de nouveau et... une nouvelle entorse, consécutive à un croc-en-jambe, m'a immobilisé pendant trente jours. Depuis, les accidents de ce genre se sont multipliés au point que j'en suis à mon troisième ! »

« L'hiver dernier, en sautant du haut d'un petit talus, mon genou s'est à nouveau tordu et je n'ai pu allonger ma jambe qu'après une minute environ de vives souffrances. J'avais l'impression que quelque chose s'était déplacé dans mon genou. La douleur n'était pas la même que précédemment ; il me semblait que j'appuyais sur un « bleu ».

« Le 24 juin dernier, nouvelle chute ; mais il m'a été impossible de redresser ma jambe. Le docteur craignait un pincement du ménisque ; ce n'était qu'un froissement, puis, de jour en jour, la douleur s'est atténuée jusqu'à disparaître complètement.

« Il y a trois semaines, étant resté pendant quarante-cinq minutes les jambes pliées en V, quand je me suis redressé mon genou a craqué de nouveau ; je ne pouvais marcher un peu qu'en tenant la jambe très raide, le contraire de la dernière fois quand je ne pouvais la redresser.

« Hier soir, en dansant, sans faire aucun faux pas, nouvelle entorse ! Je marche difficilement ; je dois tenir la jambe pliée.

« De plus, il y a trois semaines, une grosseur de consistance osseuse est apparue entre la rotule et la face interne du genou. Elle était douloureuse au toucher ; et aujourd'hui, elle paraît avoir augmenté de volume et s'être déplacée d'un demi-centimètre vers le pied.

« J'ai entendu dire qu'une opération pourrait m'enleverait le ménisque pourrai me guérir. Je vous serai reconnaissant de vouloir bien me dire si : 1° Une opération me rendrait l'usage du genou, et si ledit genou serait aussi solide que l'autre ; 2° Cette opération demande l'intervention d'un chirurgien spécialiste.

« La convalescence est-elle longue ? Ma jambe est déviée vers l'extérieur d'environ 6 centimètres au point que je peux aligner mes pieds en sens contraire, l'un vers devant, l'autre vers derrière », etc...

Comme le signale ce correspondant, c'est la persistance, après chaque accident, de la difficulté de pouvoir mettre la jambe et la cuisse en position rectiligne. Ce signe, à priori, sans avoir examiné l'auteur de la lettre, nous permet d'affirmer qu'il y a lésion d'un ménisque. La répétition des accidents ne fait que confirmer cette opinion. Il est indiscutable que, dans ces cas chroniques, le seul traitement consiste en une intervention chirurgicale dont le but sera de retirer, d'extraire le ménisque en cause, qui joue le rôle d'une cale et qui bloque l'articulation au

moment où celle-ci veut se refermer, quand le membre inférieur essaye de prendre sa position en rectitude. Cette opération est généralement précédée d'un examen radiologique qui guide le chirurgien et lui précise les notes opératoires qu'il aura à faire.

Cette opération, couramment pratiquée en Grande-Bretagne chez les joueurs de football professionnels (on a même dit que plusieurs d'entre eux s'étaient fait opérer à l'avance pour être certains de n'avoir pas d'accidents aux genoux susceptibles d'entraver leur carrière sportive) tend à devenir, elle aussi, une intervention relativement courante pour les chirurgiens de notre pays. Il n'est donc pas absolument nécessaire d'avoir recours aux soins d'un véritable spécialiste. Les résultats opératoires sont excellents. L'on peut, sans toutefois révéler leurs noms, et ils se reconnaîtront peut-être dans ces lignes, signaler que des joueurs actuellement titulaires de l'équipe de France ont subi cette intervention.

Il est bien entendu qu'après l'acte chirurgical, une rééducation motrice et sensorielle est nécessaire, mais elle est très facile. Dans des conditions normales, la durée de l'indisponibilité est d'environ quatre semaines.

Docteur Philippe ENCAUSSE.

■ ■ ■  
■ Basque groupe de sportifs. — 1° Louis Gérardin est né à Billancourt, le 12 août 1912 ; 2° Roger Lepébie est né le 16 janvier 1911 ; son frère Guy est âgé de 21 ans.

■ Amateur 100 %. — 1° Raymond Lemarié fut champion de France amateur et indépendant s'attribuant la victoire dans l'épreuve officielle disputée le 13 septembre, au Havre, au cours de la semaine fédérale. Lauck fut champion des aspirants, Virol champion militaire et Le Grevis champion professionnel ; 2° En 1934, Paul Choquet gagna le Critérium National de la Route, devant Mithouard et Debruyckère.

■ Amoureux de Ginetta. — Le champion italien Bottechia était né le 1er août 1894, il se tua accidentellement à l'entraînement, le 15 juin 1927. Auparavant, il s'était distingué dans le Tour de France qu'il avait gagné en 1924 et 1925, après s'être classé second en 1923.

■ Damascène sans haleine. — Il n'est pas possible de vous indiquer dans ces colonnes la liste de tous les livres parus traitant de l'Education physique. La librairie de « L'Auto », 10, faubourg Montmartre, peut vous adresser un catalogue très complet.

■ A nous les cours. — 1° Dans une épreuve de 200 m. haies, la première haie est placée à 17 m. 29, les suivantes, à 18 m. 29 les unes des autres ; 2° La hauteur des haies est de 0 m. 762 ; 3° Dans l'épreuve du saut à la perche, les poteaux doivent être placés à 3 m. 60 l'un de l'autre. Il n'y a pas de poids ni de diamètre réglementaires pour la perche.

■ Olivier Cancret. — La finale du Championnat de France de rugby à quinze 1936 fut disputée à Toulouse et gagnée par Narbonne qui battit Montpellier par 6 points à 3. Narbonne s'était qualifié après avoir battu en demi-finale l'U.S.A. Perpignan par 3 buts à 0. Quant à Montpellier, il avait éliminé l'Aviron Bayonnais par 10 pts à 3. Le match final fut heurté et très serré, Narbonne, qui semblait surclassé, prenait, vers la fin, l'initiative des opérations et, dans le dernier quart d'heure, renversa complètement la situation à son avantage.

■ Admirateur de l'O. M. — L'Olympique de Marseille figure au palmarès de la Coupe de France en 1924, 1926, 1927 et 1935.

■ Apollon 1938. — 1° Le concours du plus bel athlète de France fut gagné cette année par Jacques Pasquet ; 2° En raison de l'Exposition Internationale, l'épreuve nationale fut complétée par un concours du plus bel athlète d'Europe. Jacques Pasquet triompha à nouveau, avec 206 points, devant Chrise (Italie, 195 points), Rollet (France, 188 pts), Collier (Suisse), Pittet (France), Camilli (Italie), Pascal (France), Toussaint (Belgi-

que), Heldemittan et Bertier ; 3° Le concours du plus bel athlète est annuel, mais la date du prochain n'est pas encore fixée.

■ Jean Peshus. — Achille a pris bonne note de vos désirs, avouons toutefois qu'il est difficile de faire plaisir à tous les collectionneurs. Néanmoins, nous vous adresserons quelques exemplaires par prochain courrier.

■ Lolotte. — C'est très joli de faire des concours, mais il n'est peut-être pas très loyal de les faire faire par ses amis, ou par... Achille qui se trouverait débordé s'il lui fallait répondre à tous ceux qui, à travers la France, prennent part aux nombreux concours organisés journellement.

■ Luciano. — Marcel Rouet, Apollon 1935, professe à la Salle de Culture Physique, 24, rue de l'Yvette, à Paris.

■ Jean Lajour. — Pour votre taille, il vous faut employer des manivelles de 17.

■ M. J. Failland. — 1° Il n'est pas trop tard, à dix-neuf ans, pour commencer à faire de la compétition, loin de là ; 2° Le sport le plus populaire de France ?... Hum... Le football ou le cyclisme, suivant les préférences.

■ Daroux Roger et Fabre Jean. — 1° Antonin Magne est né à Ytrac, le 15 février 1904 ; 2° Magne a gagné deux fois le Tour de France, en 1931 et en 1934, et s'est classé troisième en 1930, huitième en 1933 et deuxième en 1936.

■ Jacques Macé. — 1° Avons fait parvenir ; 2° Non.

■ Un lecteur assidu de « Match ». — L'adresse du Racing Club de Paris est : 81, rue Ampère.

■ André Despois. — Vos mensurations sont excellentes, continuez à pratiquer la culture physique. En ce qui concerne la boxe, pour votre région, adressez-vous au manager Mougin, 34, avenue des Moulineux, à Boulogne-sur-Seine.

■ A. C., abonné de « Match ». — Suivez votre inspiration. A votre âge, vous avez encore le temps de choisir ; toutefois, nous vous conseillons plus particulièrement le cyclisme.

■ Un Sixdayman. — 1° Georges Speicher, qui vient récemment de se marier, est né le 8 juillet 1907 ; 2° C'est en 1933 que Speicher gagna le championnat du monde sur route, devant Antonin Magne ; cette même année, il devait faire coup double en enlevant le Tour de France devant l'Italien Guerra ; toujours en 1933, fut une des plus belles années du Pantinois, il se classa second du Critérium National de la Route derrière André Leducq. En 1935 et 1937, Georges Speicher était champion de France professionnel sur route.

■ Ami de Di Lorto. — 1° Le dernier match France-Hollande, gagné par la France à Amsterdam par 3 buts à 2, fut l'occasion pour Dellour de porter pour la 37e fois le maillot d'international. Derrière lui se classent Mattler, 34 fois ; Langillier, 29 fois ; Nicolas, 18 fois ; Courtois, 16 fois ; Veinante, 15 fois ; Di Lorto, 6 fois ; Sourbatte, 5 fois, etc... classement établi des seuls joueurs français ayant participé au match du 31 octobre. 2° C'était la septième rencontre France-Hollande et nos représentants n'avaient battu qu'une seule fois auparavant les Hollandais en 1934 à Amsterdam, où ils triomphèrent par 5 buts à 4. Notre formation, à cette époque, avait la formation suivante : Thépot, Mairesse, Mattler, Cottenier, Verrier, Liether, Keller, Alcazar, Nicolas, Rio, Aston.

■ Fervent des Treize. — Depuis la création du rugby à 13 en France, c'est Max Roussié qui fut le plus souvent capé : 6 fois, suivi de Noguère, 5 fois. Roussié, actuellement à Roanne, est dans la nouveauté, tandis que Roussié est mécanicien-dentiste. Le joueur que vous nous signalez sur la photo, joueur légèrement chauve, est le Lyonnais Petit.

■ Une sportive. — 1° Parmi les principaux clubs sportifs pratiquant tous les sports, nous vous recommandons : Femina Sports, 3, avenue de la Porte-d'Orléans, à Paris ; Racing Club de France, 81, rue Ampère ; Stade Français, 7, rue Volney. 2° L'Aviron Féminin compte encore de nombreuses adeptes dans la région parisienne et, chaque dimanche, des sorties d'entraînement ont lieu en Merne, à Joinville. Par contre,

la barrette, dont les règlements sont dus à l'International de rugby Theuriet, ne semble plus guère être pratiquée qu'à Femina Sports. 3° L'Athlétisme Féminin est géré, en France, par la Fédération masculine et son président en est M. Vanderbergh, stade des Linnets de l'avenue de Neptune, à Saint-Maur.

■ Amateur de catch. — 1° Il n'y a pas de fédération internationale régissant actuellement la lutte professionnelle, d'où le grand nombre de lutteurs se parant du titre de champion du monde. 2° Félix Miquet est savoyard. 3° Contentez-vous de savoir que Koloff a dépassé la... quarantaine.

■ Barrichon sportif. — Pouvez-vous adresser ce numéro franco contre 1 fr. 35.

■ Gourmier, à Isoire ; R. Vermont, à Saint-Chamond ; L. Lorme, à Montillac. — Vous avons écrit. Lettre revient. Veuillez nous préciser votre adresse.

■ Un vrai de Pantin. — 1° Georges Speicher est Pantinois et vient récemment de se marier. 2° Les Jézo sont deux frères, tous deux coureurs cyclistes, de même que les frères Le Goff. 3° Jean Bidot continue à courir ; par contre, son frère Marcel semble avoir abandonné le sport actif.

■ Deux parieurs calaisiens. — Procurez-vous le Guide du tennis, préface de René Lacoste, 8 frs, aux Editions Lesourd, 3 bis, rue Roussel, Paris.

■ Abonné Cannois de Match. — 1° Les adresses des clubs qui vous intéressent sont les suivantes : F.C. Fives, 129, rue Pierre-Légrand, Lille ; Olympique Lillois, M. Cautelle, 95, rue Nationale, Lille ; Olympique de Marseille, 1, rue Reine-Elisabeth, Marseille ; C.S. de Metz, au buffet de la gare de Metz ; R.C. Roubaix, 10, rue du Maréchal-Foch, Roubaix ; F.C. Sète, M. Jean Huguet, 23, rue de l'Esplanade, à Sète. 2° Les couleurs d'Alès sont cerclé bleu et blanc ; celles de Charleville, blanc, culotte noire.

■ Lectrice suzerennaise. — 1° Le coureur A. Van Vliet est né à Waerden (Hollande), le 18 mars 1916. 2° Il a couru plusieurs fois en France mais réside habituellement au pays des tulipes.

■ Un fervent des Treize. — Très bien, votre équipe, mais ce n'est pas nous qui sélectionnons. C'est Jean Galia, sélectionneur unique de la Ligue Française de rugby à treize. Tout dépend d'ailleurs de la forme de ces joueurs au moment du prochain match France-Australie, car rien ne prouve que les joueurs que vous signalez aujourd'hui soient au mieux de leur condition à cette époque.

■ Marie Gail. — 1° Peuziat, qui fut champion de France de cross cyclo-pédestre, est d'origine bretonne. 2° Pour lui écrire, adressez-vous votre lettre timbrée, nous la ferons suivre.

■ Marcel Soulonge. — Tous ces renseignements et palmarès des boxeurs sont contenus dans l'Annuaire du Ring (5 frs) dans les principales librairies sportives.

■ X. à Pauillac. — Avez omis votre adresse ; écrivez-nous, vous fournirons renseignements.

■ Une admiratrice de Mouton. — 1° André Mouton est né aux Roches le 3 décembre 1904. 2° Il est très possible que nous voyions Antonin Magne au départ du Tour de France 1938.

■ R. Courbat. — Sylvère Maes, qui gagna le Tour de France en 1936, est établi cafetier outre-Quévrain. Quant à Gino Bartali, sa seule profession actuelle est celle de coureur cycliste.

■ Un lecteur assidu. — Georges Wambst est né à Lunéville le 21 juillet 1902 ; son frère, Auguste, est né dans la même ville, le 19 décembre 1908.

■ Fouanberg, Bordeaux. — Joseph Scherens mesure environ 1 m. 72 ; il est né à Werschter le 17 février 1909.

■ Un futur Cochet. — 1° Voici les adresses des principaux clubs de tennis de Paris : Golfers Club, 5, avenue Gabriel ; International L.T.C.F., 132, rue de Longchamp ; P.U.C., 3, place de la Sorbonne ; Racing C.F., 81, rue Ampère ; Sporting Club,

163, rue Montmartre ; Stade Français, 11, rue Louis-le-Grand ; T.C.F., 147, avenue de Versailles. 2° Debutet, Géraud, Gallepe sont classés en première série ; par contre, Weiss et J. Rimet sont en deuxième série.

■ Passionné du crawl. — 1° L'Américain Johnny Weissmuller fut champion olympique du 100 m. nage libre en 1924 et 1928 ; c'est ce même athlète qui est devenu aujourd'hui vedette de cinéma et qui incarne à l'écran les rôles de Tarzan. En 1924, Weissmuller s'attribua également le titre olympique du 400 m. nage libre. 2° Le premier titre de champion de France acquis par Paris fut celui des 200 m. nage libre en 1927. Cette même année, d'ailleurs, Jean Taris remporta le 400 m. nage libre, le 1 500 m. Par la suite, il devait triompher de nombreuses fois dans toutes les épreuves de 100 à 1 500 mètres.

■ Un futur Speicher. — Lorsque le ballon touche volontairement le bras d'un joueur (ou le main) dans la ligne des 18 mètres, le penalty doit être accordé.

■ Nicolas F., à Vannes. — A la date du 1er novembre, Sochaux, actuel leader du Championnat de France de football, tenait également la première place du concours du meilleur marqueur de buts grâce à Courtois, qui tient actuellement la tête avec 13 buts. Derrière suivent : Rohr (Strasbourg), 9 buts ; Nicolas (Rouen), Koryni (Sète), Petrak (Cannes), 8 buts ; Brussaux (Sète), 7 buts ; Korut (O. Marseille), Zetelli (O. Marseille), Guimard (Fives), Simonyi (Red Star), Houssaire (Cannes), 6 buts, etc. Chez les gardiens de buts, la première place est actuellement détenue par Di Lorto, devant Lfense, Vasconcellos, Didier et Deslozes. Le classement des gardiens de buts est obtenu par le quotient des buts marqués divisé par le nombre des matches joués.

■ Futur Thil. — 1° Marcel Thil a été battu par Apostoli au 13e round, par arrêt de l'arbitre. Il est actuellement en France et rien n'est encore définitif en ce qui concerne un match qui l'opposerait à Freddy Steele ; 2° Les diverses catégories en boxe sont les suivantes : mouches (50 kil. 802), coqs (53 kil. 524), plumes (57 kil. 153), légers (61 kil. 235), mi-moyens (66 kil. 678), moyens (72 kil. 574), mi-lourds (79 kil. 378), lourds (au-dessus de 79 kil. 378).

■ Philippe Reitenbach. — Un joueur étranger naturalisé Français peut, d'après le règlement, être incorporé dans l'équipe de France le lendemain de sa naturalisation.

■ Docteur Bernard. — En ce qui concerne les appareils dont se sert le Club des Sous l'Eau et tout ce qui a trait à la natation sous-marine, écrivez à M. Cazalis, à la piscine de Pontoise, rue de Pontoise, à Paris.

■ Un ami de Match. — Il est très difficile de vous indiquer le sport que vous devez pratiquer. Il vous faut prendre conseil d'un docteur ou adhérer à un club où vous trouverez tous renseignements et conseils utiles.

■ Futur Maes. — Vous pouvez vous procurer ce livre à la Librairie de l'Auto, ainsi que « La Tête et les Jambes », par Henri Desgrange, au prix de 5 francs, 10, faubourg Montmartre, Paris.

■ Un jeune cycliste. — 1° Avons transmis à Thil ; 2° Jean Aerts a quitté l'hôpital, mais, sur l'ordre de la Faculté, a renoncé à courir en compétition ; 3° Antonin Magne est marié, mais sans enfant ; 4° Vous pouvez obtenir des photographies de champions en vous adressant à France-Presse, 100, rue Réaumur, Paris.

★

Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe timbrée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 214 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

ACHILLE  
aux pieds nickelés.



A peine nanti du nouveau record, Archambaud courait sur route et remportait, à Lodi, le Tour du Milanais devant Bartali. Voici, à gauche, Archambaud s'enfuyant, et, à droite, Archambaud gagnant avec un tour d'avance.



# 40 ANS SUR LES PISTES DU MONDE

(3)

Le premier Championnat du Monde des professionnels fut couru à Cologne, en 1895.

Lors de la finale de l'éliminatoire, le starter, en abaissant son drapeau, faillit crever l'œil gauche de Protin, qui n'en partit pas moins, mais fut battu. Aussitôt, Protin posa une réclamation auprès du jury, peut-être pour coups et blessures pouvant entraîner l'élimination... On retint cette réclamation. Et le vainqueur d'Houben partit en tête pour battre avec aisance Banker et Huet... Aussitôt, Banker réclama contre la réclamation de Protin qui, lui-même, introduisit une seconde réclamation contre celle de Banker. La Fédération américaine prit fait et cause pour Banker, la Fédération belge pour Protin. L'Union Cycliste Internationale, qui eut à arbitrer le conflit, le trancha en l'honneur de Protin. On connaissait enfin, officiellement, le premier champion du monde...

## Ellegaard, le volontaire

Peu après, on entendit parler de Thorwald Ellegaard. Le Danois était puissant, équilibré, régulier dans ses performances. Dans les matches à deux, il n'était pas toujours à l'aise. Par contre, dans les courses ouvertes, il se montrait absolument éblouissant.

Sérieux, volontaire, Ellegaard s'entraînait toujours avec le plus grand soin, et c'est cette sagesse, qui manqua à tant d'autres, qui lui permit d'être à plusieurs reprises champion du monde.

## De Momo à Tomaselli

En Italie, deux sprinters grandissaient alors côte à côte, tandis qu'à Paris M. Baduel opposait, dans le brassard n° 1, les meilleurs hommes du moment à Jacquelin qui empocha longtemps la rente journalière de vingt francs jusqu'au moment où le Hollandais Jaap Eden prit le meilleur sur le pioupiou. Celui-ci eut sa revanche, avant de repérer le brassard au bénéfice de Parlyby, l'ex-cocher de Londres, petit, gros, court en pattes, qui faisait peur avec son énorme tête chauve, mais dont les sprints étaient redoutables.

Mais passons à Momo, qui fut, il n'y a pas très longtemps, président de la Fédération cycliste italienne. Quel beau champion !... Il avait une force de caractère peu commune et jamais il ne s'avoua battu avant d'avoir franchi la ligne d'arrivée.

Très intelligent, Momo fit l'admiration de tous ses camarades, dans les vélodromes, des camarades peu nombreux aujourd'hui, et qui sont tout heureux de le retrouver à la vice-présidence de l'Union Cycliste Internationale.

Quant à Gian Fernando Tomaselli, c'était un vrai pur-sang. Ce fut, au surplus, un tacticien d'une rare finesse. On l'appelait le poète... Il laissa un souvenir inoubliable...

Lorsqu'il revint de Paris, la première fois, après plusieurs mois de séjour dans la capi-

tales française, Tomaselli fut interrogé par Conelli qui lui demanda :

— Tu as certainement appris le français ? Et Tomaselli répondit après une hésitation :

— Oh ! yes...

## Le buveur de lait

Nous ne pouvons, ici, que vous brosser les principaux personnages du sprint qu'à grands traits, et il nous faut nous contenter de quelques lignes pour vous dire de Van den Boorn, l'homme au braquet de 8 mètres 50, que c'était un grand buveur de lait : quatre à cinq litres par jour. Était-ce une nouvelle eau de jouvence ? Toujours est-il qu'à trente-six ans Van den Boorn était toujours aussi étincelant qu'à vingt ans.

Certains hivers, à la Galerie des machines, Van den Boorn a dominé tous ses adversaires : d'Ellegaard à Rutt, de Fiol à Poulain.

## Major Taylor, le nègre volant

Passons sur toutes les épreuves qui marquèrent les années qui nous menèrent à 1901 pour parler sans retard de Major Taylor, le nègre volant.

L'homme de Worcester, champion du monde à Montréal en 1899, était attendu en Europe avec la même impatience qu'on avait attendu, quelques années plus tôt, le grand Zimmer-

man. On fut frappé par sa finesse. Il courait avec un développement de 23 x 7, soit sept mètres. Tous considéraient ce braquet comme trop petit. Major Taylor l'employa néanmoins. Il possédait une endurance rare pour un sprinter et ses matches avec les « as » européens firent recette.

Le premier, contre Jacquelin, permit au Parc de fermer ses portes de bonne heure. Dans les deux manches, le noir fut battu par Jacquelin, et ce fut du délire... Mais Major Taylor prit sa revanche et en battit bien d'autres au cours de sa carrière européenne.

Jacquelin bénéficia de son grand développement dans sa rencontre avec Major Taylor : 8 mètres 25. Il fallait s'appeler Jacquelin pour démarquer ce braquet avec assez de brusquerie pour surprendre le noir.

Major Taylor fut battu par votre serviteur, à l'ancien Buffalo, à l'entraînement. Le lendemain, on lisait dans la presse : « Mais le fait remarquable de l'entraînement d'hier fut le sprint à quatre exécuté par Messori, Major Taylor, Poulain et Mathieu. Qui aurait-on choisi, avant le sprint, comme favori ? Major Taylor, sans doute... Eh bien ! ce fut l'Italien Messori qui l'emporta, et le plus régulièrement du monde. Major en convint à sa descente de machine. »

Et l'on posa la question :

— Quel est donc ce Messori ?

Un grand garçon aimant passionnément la bicyclette...

## Friol, le démarreur

Et qui était Friol, l'enfant d'Avignon ?

Un démarreur du type Jacquelin, qui finissait ses sprints irrésistiblement. Avec l'âge, il augmenta un train qui était faible. Il fut d'ailleurs toujours vulnérable dans les courses dures. Mais lorsqu'il pouvait préparer son 200 mètres, il était magnifique...

Friol se couvrit de gloire tout au long de sa carrière.

Sa réputation, d'ailleurs, n'est pas à faire...

## Poulain

Déjà, un autre nom s'impose à nous : Poulain. L'actuel marchand d'essence du métro Duplex vint au monde à Saint-Nazaire. C'est le tacticien le plus fin qu'ait connu le sport cycliste. Il possédait un sang-froid inégalable. Ainsi pouvait-il profiter de la moindre faute de ses adversaires et il fut vite considéré comme le maître incontesté de la tactique cycliste. Il prit parfois le meilleur sur des hommes plus rapides que lui, mais qui se montraient incertains dans l'action et étaient souvent paralysés par le sourire malicieux avec lequel Poulain les regardait en course.

Poulain fut sans doute le meilleur « démarreur arrêté », si l'on peut ainsi s'exprimer. Il put accomplir des courses de six jours sans en souffrir dans sa vitesse. Il fut encore un merveilleux acrobate de la piste et son intelligence, en dehors du cyclisme, se manifesta continuellement de la plus heureuse manière.



Le « subtil » Poulain, en position de départ sur la Piste Municipale.

Poulain se plaît à rappeler cette anecdote. « Nous courions le Grand Prix de Berlin, et je retrouve, en finale, Ellegaard et Van den Boorn. Le poteau franchi, Ellegaard se précipite pour me féliciter : « Tu es le premier. » Mais le verdict est alors affiché : Ellegaard premier. Je me précipite vers Ellegaard pour lui dire : « J'ai bien gagné, n'est-ce pas ? » Et le Danois de répondre : « Oh ! moi, je ne sais pas, en coupant la ligne j'avais les yeux fermés... »

## Pouchois, Hourlier, Dupré

Une autre étoile du sprint français qui se révéla à la faveur du Grand Prix des Tout-Petits : Pouchois. Il partait généralement en tête et n'était pas facile du tout à remonter. Il bénéficia, à ses débuts, de la grève des « as » pour gravir rapidement les échelons. Hourlier, athlète élégant, aux formes cepen-

dant puissantes, était un homme dans le genre de Lapébie. Il était vite et endurant à la fois, et lorsqu'il parvenait à s'enfuir, il n'était pas facile de le rejoindre.

Dupré ? Un gaillard puissant, de haute taille : 1 m. 80, et qui fut l'un des premiers à adopter de longues manivelles : dix-neuf et même vingt centimètres. Ne pouvant les adapter à son cadre, il en fit construire de spéciaux, avec un pédalier très haut, pour ne pas toucher de la pédale dans les virages. Il « enroulait » un développement de neuf mètres vingt... Et il partait aux six cents mètres, véritable bolide que rien ne pouvait retenir.

(A suivre.)

CARLO MESSORI.

(Adaptation de Félix Léviton.)

Tous droits de reproduction strictement réservés.

# Déformation

Le sport cycliste donne des satisfactions à une partie de ceux qui le pratiquent. L'amateur, la plupart des amateurs y trouvent grandes joies. En disant : l'amateur, nous voulons dire aussi l'indépendant. Il y a longtemps, bien longtemps que nous avons si peu d'amateurs de qualité qu'il faut faire de sérieux efforts pour en conserver un nombre suffisant capables de courir les championnats du monde ou le championnat olympique. Et d'ailleurs, on le conçoit facilement. Il faut, pour être amateur, avoir assez d'argent pour accepter les dépenses que le sport impose. L'amateur ne l'est plus en fait puisqu'il lui faut, pour le rester, accepter les concours financiers qui lui sont offerts. L'indépendant est dans le même cas, un peu moins hypocritement.

Mais il faut reconnaître qu'il est, dans les deux catégories, des sages qui, la saison se terminant et l'automne venu, se disent que le travail apportant des moyens certains de vivre, il est prudent de l'accepter. Et nous retrouvons chaque jour, pédalant dans les rues de Paris et de la banlieue, des coureurs que le portage des journaux fait vivre. Il en est d'autres qui n'hésitent pas à retourner à l'atelier, d'autres encore qui trouvent, ici et là, un emploi modeste, mais suffisant tout de même. Et nous pourrions citer des noms de professionnels de second et troisième plans auxquels les gains réalisés au cours de la saison active ne sauraient suffire pour subsister jusqu'à la saison nouvelle, et qui trouvent fort normal de travailler l'hiver en profitant de leurs loisirs pour s'entraîner quelque peu, afin de conserver la souplesse ac-

quisse avec le travail spécial de la course et de l'entraînement intensif. Il faut les louer pour leur parfaite compréhension des choses et le courage qu'ils montrent en s'adaptant, chaque année et pour quelques mois, à une vie nouvelle.

Mais il en est d'autres qui n'ont ni cette compréhension, ni ce courage. Ce sont ceux dont le sport a déformé l'esprit ; ceux qui estiment que le métier de coureur ne permet pas d'accepter toutes autres occupations ; ceux qui condescendent cependant à accepter une occupation et qui se montrent exigeants, persuadés qu'ils sont que leur qualité de coureur doit leur valoir un traitement particulier. Ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne l'imagine. Ce sont les « têtes enflées » qu'un succès, parfois non renouvelé, a grisé exagérément. Ce sont les errants, à l'existence problématique et à la destinée douteuse. Combien en a-t-on vu, et non des moins cotés, à attendre le hasard, jour et nuit occupés ? Or le travail, pour eux, devient toujours plus rare, la vie, comme pour les autres, toujours plus chère, l'avenir, dans leur métier, toujours plus sombre. Ils demeurent en somme des « hors la loi ». Et si l'on dressait la liste de ceux qui le sont ou sont appelés à le devenir, on serait effaré à la constatation qu'ils sont tant que la formule est exacte qui a pu faire dire « que le sport ne nourrissait que quelques hommes ».

RENE BIERRE.

L'imprimerie Réaumur et l'Héliogravure Rotative, 98-100, rue Réaumur, Paris.  
Le gérant : RAYMOND DUBRUGES.



Momo, qui devint, par la suite, président de la Fédération cycliste italienne.



# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*

DANS CE NUMERO :

**ARCHAMBAUD**

**MONNERET**

**DELFOUR**

**CAZENAVE**

**LE COLONEL PINSARD**

et

**LA PAGE HALLUCINANTE !**



SAINT-OUEN. — Red-Star-Sochaux (0-1). — Quoique battu, le Red-Star a fourni devant les tenants de la Coupe de France son meilleur match de la saison. Privé de son avant-centre Simonyi et se heurtant à l'efficace défense de l'équipe de France, il ne sort pas diminué de son échec. Voici un arrêt classique de Di Lorto, bien protégé par Cazenave — qui fut avec lui le héros du match d'Amsterdam — d'une attaque de Stabile.